

THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS À LA DÉCOUVERTE DE LA SAINTE FACE¹

JEAN DE LA SAINTE FACE

*Ta Face est ma seule richesse
Je ne demande rien de plus
En Elle, me cachant sans cesse
Je te ressemblerai, Jésus...²*

La plupart des études consacrées à Thérèse de Lisieux soulignent, en elle, la "sainte de l'enfance spirituelle", la messagère de "la voie d'enfance" qui actualise pour notre temps, avec puissance et fraîcheur, la parole de Jésus: "En vérité, je vous le dis, qui-conque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas" (Lc 18,17). Cette approche est tout à fait justifiée si elle suit la cohérence propre, la ligne croissante de cette *enfance* à laquelle Jésus nous exhorte, pour aboutir à son fruit, à son expansion finale. En clair, si cette investigation thérésienne intègre la phase de la pleine maturité de cette enfance évangélique vécue par la Sainte de Lisieux: la Passion salvatrice du Fils. A l'inverse, on tronquerait gravement le visage, le contenu du message de Thérèse, en alimentant l'oubli trop fréquent de cette place prépondérante qu'occupe, dans sa vie, le mystère de la Sainte Face. Son nom complet de religion, *Sr Thérèse de l'Enfant-*

¹ A moins d'indications particulières, nous utilisons l'édition des *Oeuvres complètes de Thérèse de Lisieux* en un seul volume, parues au Cerf/DDB, 1992.

Sigles adoptés: Ms = Manuscrit autobiographique [Ms A: dédié à Mère Agnès de Jésus (1895); Ms B: lettre à Sr Marie du Sacré-Coeur (1896); Ms C: dédié à Mère Marie de Gonzague (1897)]; LT = Lettre; PN = Poésie; Pr = Prière; RP = Récréation pieuse; DE = Derniers entretiens; PA = Procès Apostolique (1915-1917; publication: Teresianum, Rome, 1976); PO = Procès de l'Ordinaire (1910-1911; publication: Teresianum, Rome, 1973); CSG = *Conseils et souvenirs* publiés par Sr Geneviève (Céline), "Foi vivante", Cerf, 1973; VT = *Vie thérésienne*, Lisieux (revue trimestrielle).

² *Mon Ciel ici-bas!...*, le 12 août 1895 (PN 20, 5).

Jésus (et) de la Sainte-Face, est suffisamment éloquent. "Parce qu'elle est universellement connue comme "Thérèse de l'Enfant-Jésus", on ne sait pas ~ ou on ne veut pas savoir ~ qu'elle est aussi Thérèse de la Sainte-Face", remarque Mgr Guy Gaucher.³

Et que nous dit Thérèse?

"Ces paroles d'Isaïe: "*Qui a cru à votre parole... Il est sans éclat, sans beauté...etc.* (Is 53, 1-2) ont fait tout le fond de ma dévotion à la Sainte Face, ou, pour mieux dire, le fond de toute ma piété.⁴ Moi aussi, je désirais être sans beauté, seule à fouler le vin dans le pressoir, inconnue de toute créature..."⁵

Ces propos de Thérèse recueillis quelques semaines avant sa mort, le 5 août 1897, veille de la fête de la Transfiguration, indiquent bien la puissance attractive du mystère qui finalisa tout son itinéraire spirituel. La déclaration de Mère Agnès (Pauline) au *Procès Apostolique* l'atteste sans équivoque possible: "La dévotion à la Sainte Face fut l'attrait spécial de la Servante de Dieu. Quelque tendre que fût sa dévotion à l'Enfant Jésus, elle ne peut être comparée à celle qu'elle eut pour la Sainte Face."⁶ Sr Geneviève (Céline) n'est pas moins affirmative: "Cette dévotion fut, pour Thérèse de l'Enfant-Jésus, le couronnement et le complet épanouissement de son amour pour la sainte Humanité de Jésus. La Sainte Face était le miroir où elle voyait l'Âme et le Coeur de son Bien-Aimé, où elle le contemplait tout entier (...) On peut dire que la dévotion à la Sainte Face a orienté la vie spirituelle de Soeur Thérèse. Si on veut conserver la note juste de ses pieuses inclinations, il faut reconnaître que celle-là les dépasse toutes, sans doute parce qu'elle les résume toutes..."⁷

La vie brève de Thérèse fut un approfondissement et une

³ GUY GAUCHER, *Soeur Thérèse de la Sainte-Face*, dans *Vives Flammes* (revue), n° 140, 1983.1, p.17. "Elle l'est tellement (Thérèse **de la Sainte-Face**) qu'à partir de sa prise d'habit, le 10 janvier 1889, elle signera ses lettres 59 fois soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face et seulement 49 fois soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il ne s'agit pas là de fantaisies épistolaires. La Sainte Face du Christ a joué un rôle de premier plan dans son itinéraire spirituel et n'a pas été une "dévotion" parmi d'autres" (idem).

⁴ Nous soulignons.

⁵ DE, p. 1079.

⁶ PA, p. 152.

⁷ CSG, pp. 82-83.

assimilation constante de ce mystère d'amour et de souffrance, d'amour dans la souffrance, de "la souffrance unie à l'amour",⁸ pleinement assumée dans l'Amour sauveur du Christ. En fait, les deux aspects de son nom de religion n'expriment qu'une seule et même réalité essentielle du mystère de Dieu manifesté dans l'Incarnation rédemptrice de son Fils; la Sainte Face est en quelque sorte l'extension temporelle de l'Amour divin initialement contemplé dans l'Enfant de Béthléem.⁹

Dans son livre *Dynamique de la confiance*, le Père Conrad de Meester décrit bien, sous l'angle de l'enfance spirituelle, ce processus "d'effacement pour l'Aimé" que Thérèse a vécu "dans le creuset de la souffrance"¹⁰: "La réaliste de Lisieux nous avertit: "Se livrer à l'amour, (c'est) se livrer à la souffrance"¹¹. Voilà un point essentiel pour sa voie "d'enfance spirituelle".¹²

Au seuil de son "entrée dans la vie", dans l'anamnèse biographique qu'elle était invitée alors à poursuivre pour Mère Marie de Gonzague, nous lisons cette bouleversante confidence: "Mère chérie, vous le savez bien, le Bon Dieu a daigné faire passer mon âme par bien des épreuves, j'ai beaucoup souffert depuis que je suis sur la terre, mais si dans mon enfance j'ai souffert avec tristesse, ce n'est plus ainsi que je souffre mainte-

⁸ Cf. LT 254, 14 juillet 1897: "...la souffrance unie à l'amour est (...) la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes"; cf. également LT 258, 18 juillet 1897.

⁹ De l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, "Thérèse n'y voit pas deux mystères connexes, mais la contraction du mouvement d'enfance et de silence de son Dieu." SR NOËLLE HAUSMAN, *Frédéric Nietzsche - Thérèse de Lisieux*, Beauchesnes, Paris, 1984, p. 141.

¹⁰ CONRAD DE MEESTER, *Dynamique de la confiance*, Cerf (2^e éd.) 1995, cf. les chapitres III et IV: "Disparaître pour aimer", pp. 169-234. Cf. aussi l'oeuvre classique de l'abbé A. COMBES, *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Vrin, 1948 (2^e éd.), chapitres IX à XII (pp. 309-478) consacrés à "la notion thérésienne de la souffrance" étudiée d'un point de vue historiographique.

Voir également l'étude du Ch. A. BERNARD, sj, *L'Amour Sauveur dans la vie de Sainte Thérèse de Lisieux*, *Revue d'ascétique et mystique*, n° 127, juillet-septembre 1956 (pp. 297-328) et n° 128, octobre-décembre 1956 (pp. 420-449), spécialement les pages 316-328 et 432-445.

¹¹ Mère Agnès, PO, p. 159.

¹² Conrad de Meester, idem, p. 481.

nant, c'est dans la joie et la paix, je suis véritablement heureuse de souffrir."¹³

Cette souffrance, toujours présente au long de son existence, finalement paisible et joyeuse parce que très tôt assumée dans la communion à son Bien-Aimé, Thérèse l'évoque fréquemment dans ses dernières correspondances: "...le bon Dieu m'a toujours traitée en enfant gâtée, il est vrai que sa croix m'a suivie dès le berceau, mais cette croix, Jésus me l'a fait aimer avec passion, Il m'a toujours fait désirer ce qu'Il voulait me donner."¹⁴

Cette étude visera à cerner ce processus pascal où Thérèse fut peu à peu attirée, puis aspirée et, au terme, totalement identifiée. Sa vie fut bien l'*Histoire d'une âme* toute offerte à l'Amour. Une vie qui "n'était qu'amour et sacrifice",¹⁵ parce que littéralement envahie par le Mystère de l'Amour rédempteur contemplé dans la Sainte Face, lequel présupposa toujours confiance et abandon filiaux entre les mains de Dieu. Point d'aboutissement de sa "course de géant", ce fut également le point oméga de l'enfance spirituelle telle qu'elle l'a vécue, et vécue dans toute son amplitude théologique. Au gré de son avancée dans l'épaisseur du temps et de l'histoire, les traits de cette enfance évangélique ne décrivent, en effet, pas d'autre visage que celui de la Sainte Face de Jésus.

Après avoir brièvement rappelé la manière dont la dévotion à la "Sainte-Face" fut accueillie au Carmel de Lisieux et par la famille Martin, nous suivrons les pas de Thérèse dans sa propre pénétration du mystère. Introduits au coeur du dynamisme de l'enfance spirituelle, nous serons avant tout attentifs à son déploiement thérésien optimal, son pôle d'aboutissement, l'expression achevée de sa trajectoire existentielle: la Sainte Face. Dans le cadre limité de cet article, nous ne pourrons guère accompagner Thérèse au-delà du temps décisif de sa découverte, qui recouvre les 29 mois de son postulat-noviciat (9 avril 1888 - 8 septembre 1890).

¹³ Ms C, 4 v^o, *Oeuvres Complètes*, pp. 240-241.

¹⁴ LT 253, à l'abbé Bellière, le 13 juillet 1897.

¹⁵ MÈRE MARIE DE GONZAGUE. Cf. Lettre au Père Roulland du 11 novembre 1897; cf A. COMBES, *Introduction...*, idem, p. 118.

1. La dévotion à la "Sainte-Face" dans la France du XIX^e siècle, son entrée au Carmel de Lisieux et son accueil auprès de la famille Martin¹⁶

Temps "des révolutions politiques et sociales," le XIX^e siècle Français fut profondément marqué par une instabilité quasi-constante: effervescence religieuse, culturelle, politique et sociale généralisée, consécutive aux événements qu'amorcèrent la Révolution Française (1789-1799).

Du point de vue spirituel et religieux, l'Église de France connu, à partir de 1820, une grande vitalité missionnaire caractérisée par un souci *réparateur*, allié à un certain "sentiment de culpabilité" suite aux violences civiles et anticléricales de la tourmente révolutionnaire, toujours récurrentes à travers le climat politique du XIX^e siècle français. Toute la spiritualité du Sacré-Coeur s'inscrit alors massivement dans ce souci de réparation. Dans le sillage des apparitions de la Vierge à La Salette, en 1846, d'où se dégage un message essentiellement pénitentiel, des courants religieux vont populariser l'idée de réparation victimale.¹⁷

Après la défaite des troupes de Napoléon III face à l'armée prussienne (2 septembre 1870), les terribles convulsions de la Commune (1871) et l'instauration de la Troisième République, s'ouvre une période faste pour l'Église catholique grâce au régime conservateur de la "République" dite "de transition" (1873-

¹⁶ Cf. VI (octobre 1970), n° 40, L. BARBÉ, *La Sainte Face*, pp. 204-216; *Messagère de la Face du Christ, Soeur Marie de Saint-Pierre et Thérèse de Lisieux*, Carmel de Tours, 1949; *Manuscrits autobiographiques* préparés et introduits par le P. François de Sainte-Marie, OCL, 1956, tome II, p. 49; *Mère Agnès de Jésus*, Carmel de Lisieux, 1953, pp. 60-62; Pierre Descouvemont & Elelmuth Nils Loose, *Thérèse et Lisieux*, Cerf, 1991, pp.136-141.

¹⁷ Le Père Giraud, missionnaire de La Salette, fut le représentant significatif et le propagandiste zélé de cette spiritualité. "La Révolution a laissé, pour ainsi dire, un sens du péché, un sentiment de culpabilité peut-être aussi, qui se font sentir dans toute la spiritualité. Ainsi, dans la dévotion au Sacré-Coeur, née à l'origine pour honorer l'amour dans le Christ, l'aspect réparateur domine alors nettement." P. MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Ton Amour a grandi avec moi. Un génie spirituel: Thérèse de Lisieux*, éd. du Carmel, 1987, p. 32.

1876). Ce sera un temps fort pour l'expression de cette sensibilité religieuse *réparatrice* alors très répandue.¹⁸

Dans ce contexte naît la dévotion à la "Sainte-Face". Rappelons quelques dates importantes. Le 30 juillet 1847, le pape Pie IX érige en Archiconfrérie, l'*Association réparatrice des blasphèmes et de la violation du Dimanche*. Décision qui suit l'apparition de La Salette, le 19 septembre 1846, où il est question de la "Face irritée de Jésus" à cause des blasphèmes et de la profanation du Dimanche.

Parler de la "dévotion à la Sainte Face", c'est bien sûr évoquer la figure de **Sr Marie de Saint-Pierre**, carmélite, rennaise d'origine. Dès 1843, le rayonnement de son apostolat est perceptible. Son existence fut brève: née en 1816, elle meurt à moins de trente-deux ans, en 1848, après neuf ans de profession religieuse.

Fait remarquable, sa vie spirituelle commença par être orientée vers la contemplation de Jésus-Enfant, connu par le Carmel de Beaune. Désireuse de pratiquer la voie d'enfance spirituelle à travers les vertus de simplicité, d'amour gratuit, d'innocence..., après quelques années de vie religieuse, elle reçut des communications divines qui l'investirent d'un message. C'est alors qu'elle s'attacha à l'oeuvre de la réparation par la vénération du Visage de Notre-Seigneur Jésus-Christ. "Cette oeuvre serait comme un arc-en-ciel de la Miséricorde Divine et sauverait la France. *Cherche-moi des Véronique*, s'entendit-elle dire, *pour essuyer et honorer ma Divine Face qui a peu d'adorateurs.*"¹⁹

¹⁸ Lc 24 juillet 1873, l'Assemblée Nationale déclare d'utilité publique l'érection à Paris, sur les hauteurs de Montmartre, de "l'Église du voeu national". Ce sanctuaire, dédié au Sacré-Coeur, a comme finalité d'obtenir le pardon des fautes des français, la fin de la captivité de Pie IX, la rénovation religieuse et sociale de la France.

Cf. *Dictionnaire de Spiritualité*, article *Cœur (Sacré)*, col. 1023-1076; article *Réparation*, col. 369-413; H. HOLSTEIN, *La réparation envers le Sacré-Coeur*, dans la revue *Christus*, n° 15, 1957, pp. 369-386.

¹⁹ *VI* (octobre 1970), n° 40, L. BARBÉ, *La Sainte Face*, p. 207. "Les dernières années de l'humble carmélite de Tours sont centrées sur la contemplation de l'Infinie Miséricorde, et le rôle de médiation assumé par la Mère de Dieu. Il est certain toutefois que le courant de piété parti de Tours est nettement marqué par une note réparatrice." (idem).

Le mouvement impulsé par Sr Marie de Saint-Pierre trouva surtout dans la personne de **Monsieur Léon Dupont**, *le Saint homme de Tours* (1797-1876), un apôtre totalement consacré à la propagation de la dévotion à la Sainte Face. Marié en 1827, veuf en 1833, il s'installe à Tours avec sa mère et sa fille en 1834. Sa rencontre avec Marie de Saint-Pierre axe sa piété réparatrice sur l'image de la Sainte Face. "Le Mercredi Saint 1851, il suspend dans son salon une reproduction du voile de Véronique tel qu'on le vénère à Rome et il eut l'idée d'allumer au-dessus une lampe. Le samedi suivant, une femme, à laquelle il avait conseillé de prier devant la Sainte Face et d'oindre ses yeux avec l'huile de la lampe est guérie."²⁰ C'est le début d'un vaste mouvement spirituel qui aboutira, en 1876, à l'érection de la Confrérie de la Sainte-Face.²¹ "Plus de cinq cent mille pèlerins" viendront prier dans le salon du Saint homme de Tours.

La famille de Thérèse Martin prendra part à cet ample élan dévotionnel: le 26 avril 1885, elle s'agrège à l'Archiconfrérie de Tours. Avant le Carmel, c'est donc par sa famille que Thérèse fut initiée à cette piété qui, bien plus qu'un engagement de convenue ecclésiale, marqua l'orientation spirituelle du foyer.

Le Carmel de Lisieux avait, lui aussi, accueilli avec grande ferveur la Sainte-Face. "La fondatrice, **Mère Geneviève**, mise au courant de la dévotion de la Soeur Marie de Saint-Pierre, l'avait adoptée; elle avait même obtenu de mettre une image du voile de Véronique dans la chapelle du Carmel. De cette manière cette dévotion devint celle de tout le Carrnel."²²

Mère Agnès sera une de ses ferventes disciples, toute conquise à cette piété: "C'est Mère Geneviève qui, dès mon entrée au Carmel,²³ m'attira à cette dévotion. Elle me disait combien elle était touchée d'avoir vu, par la vie de Soeur Marie de Saint-

²⁰ L. BARBÉ, *idem*.

²¹ Devenant Archiconfrérie en 1885.

²² L. BARBÉ, p. 208. "On fit (au Carmel de Lisieux) un accueil fervent à la circulaire de la mort de la Soeur Marie de Saint-Pierre puis plus tard à sa vie. On avait même adopté au Carmel certaines pratiques de Marie de Saint-Pierre." (*idem*).

²³ Pauline entre au Carmel le 2 octobre 1882 et prend l'habit sous le nom de Sr Agnès de Jésus, le 6 avril 1883.

Pierre, que Notre-Seigneur avait choisi le Carmel pour révéler sa Sainte Face au monde. Aussitôt, je fus touchée moi-même. Je trouvais que Jésus nous dévoilait, par sa Sainte Face, tout l'amour de son Coeur et je cherchais le moyen d'honorer cette image"²⁴.

Dès les premiers mois de Thérèse au Carmel,²⁵ elle partagera et communiquera à sa soeur l'ardeur de sa dévotion: "Je l'avais conduite (Thérèse) à la tribune, où se trouve une statue de l'Enfant-Jésus et lui fis remarquer la beauté de ce nom uni à celui de Thérèse. Puis je lui expliquai la beauté et l'honneur de porter encore le nom de la Sainte-Face. Je lui parlai alors du mystère de la Sainte-Face, comme elle le rapporte dans *l'Histoire d'une Âme*, et je voyais en son regard qu'elle saisissait tout ce que je voulais dire... elle me faisait l'effet d'un ange."²⁶

L'anecdote en question est effectivement implicitement évoquée dans le manuscrit A (71 r°), dédié à Mère Agnès: "La petite fleur transplantée sur la montagne du Carmel devait s'épanouir à l'ombre de la Croix; les larmes, le sang de Jésus devinrent sa rosée et son Soleil fut sa Face Adorable voilée de pleurs... Jusqu'alors je n'avais pas sondé la profondeur des trésors cachés dans la Sainte-Face, ce fut par vous, ma Mère chérie, que j'appris à les connaître, de même qu'autrefois vous nous aviez toutes précédées au Carmel, de même vous aviez pénétré la première les mystères d'amour cachés dans le Visage de notre Époux; alors vous m'avez appelée et j'ai compris... J'ai compris ce qu'était la véritable gloire. Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la vraie sagesse consiste à «vouloir être ignorée et comptée pour rien», à «mettre sa joie dans le mépris de soi-même»... Ah! comme celui de Jésus, je voulais que: «Mon visage soit vraiment caché, que sur la terre personne ne me reconnaisse.» J'avais soif de souffrir et d'être oubliée. . . "

Son milieu familial avait donc déjà sensibilisé Thérèse à cette dévotion. Mais comme nous le verrons, et d'une manière

²⁴ Tirées de ses "Notes intimes". Cf *Mère Agnès de Jésus*, Carmel de Lisieux, 1953, pp. 60-61.

²⁵ Thérèse entre au Carmel le 9 avril 1888, pour la fête de l'Annonciation.

²⁶ *Mère Agnès de Jésus*, idem, p. 60.

très personnelle, le Carmel fut pour Thérèse la terre d'élection déterminante de son attrait mystique au Saint Visage du Christ. Le jour de sa prise d'habit, le 10 janvier 1889, comme en transparence de l'expérience intérieure qui l'aspirait, Thérèse adopte définitivement ce mystère en signant pour la première fois: "*Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face*" (LT 80). Elle fut aussi la première au Carmel de Lisieux à choisir ce vocable.

Suivons à présent Thérèse dans sa découverte de la Sainte-Face. Par son assimilation à ce mystère, elle deviendra "contemporaine du crucifié"²⁷, soulevée par l'unique désir de communier à l'amour universel de Jésus-Christ, "venu sauver ce qui était perdu" (Lc 19,10).

II. Thérèse dans sa découverte du mystère de la Sainte Face

Toute la vie de Thérèse, comme par un phénomène irrésistible d'aimantation spirituelle, fut attirée par l'Amour-miséricorde de Dieu. La pensée du Ciel fut une version de cette attraction. Aux yeux de Thérèse, le Ciel c'est la fin de l'exil. Plus profondément, c'est la plénitude de l'Amour espéré, ardemment désiré, un amour sans limitation, affranchi des pesanteurs du temps et des conditionnements historiques, un amour enfin dilaté à l'infini et s'exerçant sans restriction pour subvenir à tous les besoins missionnaires de l'Église. En définitive, pour Thérèse, le Ciel c'est la pleine communion avec Jésus, et, en Lui, avec tous ceux qui ont été connus et aimés sur la terre. De là, cette souveraine espérance de "ne pas rester inactive au Ciel", "de travailler encore pour l'Église et les âmes", imitant l'office des anges qui, "sans cesser de voir la Face divine, s'occupe de nous": "Ce qui m'attire vers la Patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement."²⁸

²⁷ André Combes, *Introduction...*, idem, p. 220.

²⁸ LT 254, au P. Roulland, le 14 juillet 1897. "Lorsque sainte Thérèse se représentait le Ciel, elle ne pouvait le concevoir que comme lui permettant

Comme toutes les grandes figures de l'Église, Thérèse, autant qu'il soit possible, anticipera ce Ciel sur la terre. Docile au mouvement de l'Esprit, elle se situera au point de germination secrète du Royaume parmi nous, au Coeur de l'Église. Mue par un instinct très sûr, elle trouvera ce Ciel, ici-bas, au lieu du plus grand amour que la terre ait porté: la Passion de Jésus-Christ. C'est bien là où ne cesse d'être enfantée, abreuvée et nourrie l'Église du Christ, épice centre du salut universel. Là où le Fils de l'homme, élevé de terre, attire tout à lui (Jn 12, 32).

Pour Thérèse, *la saisie* de cette vérité s'épanouira jusqu'à reconnaître, dans le Visage douloureux de Jésus, la possession substantielle de ce Ciel tant désiré. Visage souffrant du Bien-Aimé où sont discernées les beautés de l'amour divin:

*Jésus, ton ineffable image
Est l'astre qui guide mes pas
Ah! tu le sais, ton doux Visage
Est pour moi le Ciel ici-bas.
Mon amour découvre les charmes
De ta Face embellie de pleurs
Je souris à travers mes larmes
Quand je contemple tes douleurs....²⁹*

Outre la mention des écueils douloureux de la brève existence de Thérèse, nous retiendrons surtout les tournants biographiques qui contribuèrent directement à sa pénétration du mystère de la Sainte-Face. Plus précisément, trois moments importants: le temps de l'enfance et ses premières communions eucharistiques (8 et 22 mai 1884), les "grâces apostoliques" de l'été 1887 (consécutives à la nuit de Noël 1886); enfin, la période du postulat-noviciat (avril 1888-septembre 1890) marquée par la grande épreuve familiale: la maladie de son père.

Nous ne ferons qu'évoquer, en conclusion, les deux dernières

l'exercice d'une charité envers les âmes." JEAN GUITTON, *Le génie de Thérèse de Lisieux*, éd. de l'Emmanuel, (2^o ed.) 1995, p. 57.

²⁹ PN 20, 1, *Mon Ciel ici-bas!...*, 12 août 1895.

étapes: la période d'enfouissement en Jésus (1891-1894), et "l'épreuve de la foi" (à partir du 5 avril 1896) consommée dans sa passion d'amour le 30 septembre 1897.

1. Le temps de l'enfance et ses premières communions eucharistiques

Avant de "*sourire à travers les larmes*", Thérèse connut la souffrance sans joie, inhabitée par la présence de Jésus, la puissance transfiguratrice de son amour.

Dotée "d'un riche capital humain", pleine de "promesse", elle voit le jour dans un climat familial des plus favorables à sa croissance, à son épanouissement. Benjamine d'une descendance de neuf enfants dont quatre meurent en bas-âge, Thérèse est accueillie au foyer Martin le 2 janvier 1873. Hormis les troubles graves de santé dont elle fut affectée peu de temps après sa naissance,³⁰ les quatre premières années de sa vie furent des "années ensoleillées": "Que j'étais heureuse à cet âge, déjà je commençais à jouir de la vie, la vertu avait pour moi des charmes"... "Tout me souriait sur la terre, je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas et mon heureux caractère contribuait aussi à rendre ma vie agréable."³¹

La première rencontre avec la souffrance morale survient de manière brutale pour Thérèse, alors âgée de 4 ans et demie: sa mère, Zélie Martin, s'éteint le 28 août 1877, emportée par l'évolution implacable d'une tumeur maligne au sein. "Tous les détails de la maladie de notre mère chérie sont encore présents

³⁰ Elle a souffert de problèmes d'allaitements, compliqués de dérangements intestinaux, jusqu'à craindre le pire: une gastro-entérite, fatale à ses frères et soeurs morts en bas-âge. Le recours à une nourrice, Rose, vivant à Semallé, lui permet de recouvrer la santé. Elle demeurera auprès de Rose de mars 1873 au 2 avril 1874, soit plus d'une année. Comme ne manqueront pas de le remarquer médecins, pédiâtres et psychologues, il est certain que l'impact de cette première maladie, entraînant un éloignement du foyer, de la présence maternelle et paternelle, ne peut être sans répercussion au plan de son développement psychique. Cf A. COMBES, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la souffrance*, Vrin. Paris, 1948, pp. 39-41.

³¹ Ms A, 11r^o et 12 r^o.

à mon coeur, je me souviens surtout des dernières semaines qu'elle a passées sur la terre..."³²

Au soir de sa vie, Thérèse confiera à Mère Agnès: ".. j'ai beaucoup souffert ici-bas; il faudra le faire savoir aux âmes."³³ Cette souffrance, Thérèse commence à la découvrir, à l'éprouver surtout à partir du décès de sa mère. Sa disparition crée une blessure, "un traumatisme qui laissera de profondes traces dans son psychisme".³⁴ C'est le début de "la seconde période de (son) existence, la plus douloureuse des trois... qui s'étend depuis l'âge de quatre ans et demie jusqu'à celui de (sa) quatorzième année."³⁵

Malgré son choix de Pauline comme "deuxième maman", la tendre bienveillance de tous, Thérèse est affectivement déstabilisée, fragilisée, et devient hypersensible à l'excès. Elle connaît une éclipse de son tempérament naturellement joyeux et ouvert, et s'isole dans le giron familial: "...à partir de la mort de Maman, mon heureux caractère changea complètement; moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. Un regard suffisait pour me faire fondre en larmes, il fallait que personne ne s'occupât de moi pour que je sois contente, je ne pouvais pas souffrir la compagnie de personnes étrangères et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille..."³⁶

Cette inhibition psychologique n'empêchera pas le travail souterrain de la grâce, la poursuite de la croissance spirituelle de Thérèse, son éveil à la présence et à l'amour de Dieu. L'épisode de son séjour à Trouville, le 8 août 1878, le laisse clairement percevoir: "Jamais je n'oublierai l'impression que me fit la mer... tout parlait à mon âme de la Grandeur et de la Puissance du Bon Dieu... Le soir, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots laissant devant lui un *sillon lumineux*, j'allai m'asseoir toute seule sur un rocher avec *Pauline*... Je le contemplai longtemps ce sillon lumineux, image de la grâce illuminant

³² Ms A, 11r°.

³³ DE, le 31 juillet 1897, p. 1069.

³⁴ Conrad de Meester, *Dynamique*..., p. 124.

³⁵ Ms A, 13r°. Sur les conseils de Isidore Guérin, frère de Zélie Martin, ce deuil conduit la famille Martin à quitter Alençon et à s'installer à Lisieux, plus exactement aux Buissonnets, le 15 novembre 1877.

³⁶ Ms A 13r°.

le chemin que doit parcourir le petit vaisseau à la gracieuse voile blanche..."³⁷ Cette contemplation est à souligner:³⁸ elle est à l'origine d'une importante décision, symptomatique de ce désir d'être toute à Dieu: "Près de Pauline, je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus, afin qu'elle vogue en paix vers la Patrie des Cieux!..."³⁹ Le coeur de la jeune Thérèse exprime déjà sa détermination à vivre toujours sous le *regard de Jésus*, autrement dit, à établir sa volonté dans la volonté de Dieu.

A l'intérieur de la sphère assez close des Buissonnets, Thérèse menait une vie somme toute "tranquille et heureuse."⁴⁰ Relevons quelques faits "spirituels" importants.

C'est probablement durant le mois d'avril 1878⁴¹ que Thérèse, âgée de cinq ans, comprit **son premier sermon**. Le fait est relaté par Thérèse elle-même. La nature de ce premier sermon, clairement entendu, ne peut nous laisser indifférents: "...je ne m'inquiétais guère d'être regardée, écoutant bien attentivement les sermons auxquels cependant je ne comprenais pas grand'chose, le premier que je compris et qui me toucha profondément fut un sermon sur la Passion prêché par Me Ducellier..."⁴² La première saisie de la jeune intelligence de Thérèse dans le domaine de la prédication relève de la Passion du Christ. Voilà une première donnée indicatrice d'une sensibilité très tôt réceptive à la voie pascale, dont la Sainte-Face fut, pour elle, l'expression et la voie privilégiées.

Outre **sa première confession**, durant l'hiver 1879-1880, à l'abbé Ducellier, **la première communion de Céline**, le 13 mai 1880, que Thérèse "considère comme un des plus beaux jours de

³⁷ Ms A 22r°.

³⁸ C'est à peu près à cette période que Thérèse situe ses sorties à la pêche avec son père. Elle nous révèle, à cette occasion, un autre trait de sa vie orante, ce qu'elle appelle, en 1895, une "réelle oraison": assise "*seule* sur l'herbe fleurie, alors mes pensées étaient bien profondes et sans savoir ce que c'était [que] de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison..." (...) "La terre me semblait un lieu d'exil et je revais le Ciel..." (Ms A, 14 v°): c'est-à-dire être pleinement avec *Jésus*.

³⁹ Ms A, 22r°.

⁴⁰ *Idem*.

⁴¹ Cf. *Chronologie. Oeuvres Complètes*, p. 1481.

⁴² Ms A, 17v°.

sa vie..."⁴³, retenons surtout **la vision de son père éprouvé**, courbé, vieilli, le visage voilé, alors qu'il se trouvait à Alençon.⁴⁴

Par la nature de son contenu *prophétique*, ce dernier événement mérite une attention particulière. La vision de l'épreuve de son père, sa maladie mentale,⁴⁵ est, selon le P. Petitot, le "phénomène mystique" le plus étonnant de la vie de Thérèse: "Nous n'hésitons pas à affirmer que cette vision prophétique est, au point de vue de la critique rationnelle, le plus inexplicable et le plus exceptionnel des phénomènes mystiques présentés par la biographie de Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus. La guérison miraculeuse et le sourire de la Vierge... ne sont pas inouïs. (...) Mais cette vision par une enfant de sept ans, dix années avant les événements, de son père éprouvé, est unique dans l'hagiographie."⁴⁶ Cette estimation ne paraît pas exagérée. Si nous accueillons d'une part, le caractère exceptionnel de ce phénomène visuel, et d'autre part, le sens que "le Bon Dieu a lui-même" révélé en "déchirant le voile mystérieux" qui l'occultait "pendant quatorze ans", nous pouvons peut-être en déceler la portée mystique, l'intention surnaturelle; autrement dit, tenter de répondre à la question: pourquoi cette vision prophétique? Quel en est le sens pour l'itinéraire de Thérèse?

Son *admirable Papa*, qu'elle vénérât comme un saint, fut sans nul doute le vecteur privilégié de la grâce pour révéler à *sa petite Reine*, l'Amour infini du Bon Dieu, son *Père du Ciel*. Par la médiation de M. Martin, c'est toute la tendresse du Ciel que Thérèse découvrait et recevait.

Ainsi, à travers son *Roi chéri*, Dieu n'enseigna-t-il pas à Thérèse, alors âgée de six ou sept ans, le sens de la Passion à laquelle elle allait communier si intensément? En lui accordant la vision prophétique de la passion de son propre père, la fin dramatique de sa vie où sa conscience s'abîma progressivement dans la démence, Dieu ne préparait-il pas les profondeurs de

⁴³ Ms A, 25v°.

⁴⁴ Été 1879 ou 1880.

⁴⁵ Interprétée comme telle par Thérèse et Sr Marie du Sacré-Coeur, "quatorze ans après". Cf. Ms A, 20v°; PA, pp. 244-245.

⁴⁶ P. PETITOT, *Sainte Thérèse de Lisieux - Une renaissance spirituelle*, éditions des jeunes, Paris, 1925, p. 99.

l'âme de Thérèse à entrer dans l'épaisseur de la Pâque de son Fils? N'allait-elle pas s'attacher au Visage douloureux du Christ, y discerner le plus grand Amour, et un Amour universellement sauveur, pour y puiser l'énergie de sa propre offrande, au moment où son père consommait la sienne, sous les signes entrevus dix ans plus tôt? La maladie de son père, nous le verrons, fut, pour Thérèse, le grand révélateur de l'Amour rédempteur que réfracte la Face de Jésus, l'écho fidèle des pas du Crucifié qui avança librement dans sa mort, *sans beauté ni éclat, ...dont le visage était caché et que personne n'a reconnu...*⁴⁷

Le lieu de l'initiation à l'Amour Divin est aussi celui de l'apprentissage de la souffrance. Dans le sillage de son père, par lequel elle reçut l'affection du Ciel, à travers une vision exceptionnelle, sans pouvoir alors en déchiffrer clairement le sens, Dieu émettait pour les filles Martin, une parole présageant l'épreuve familiale causée par l'effondrement mental de leur père: "...le Bon Dieu me montra dans une vision vraiment extraordinaire, l'image vivante de l'épreuve qu'Il se plaisait à nous préparer d'avance, son calice se remplissant déjà."⁴⁸ Mais pour Thérèse en particulier, cette parole fut annonciatrice et préparatrice de sa propre passion, du moins initiatrice, nous le verrons, du Mystère de la Sainte Face qu'elle pénétra, comprit de l'intérieur au moment de la maladie de son père. Mystère par lequel, à son tour, Thérèse s'accomplira, consommant son *offrande à l'Amour miséricordieux*.

En vue de cette vocation, Dieu prévint le coeur de Thérèse, lui signalant secrètement l'intensité de sa propre ascension d'amour, annonce enveloppée de mystère et dont la personne qu'elle chérissait le plus sur terre, était en quelque sorte le *sacrement*.

Les grands événements de la vie de Thérèse, bienheureux ou douloureux, ne feront que confirmer, toujours plus clairement, cette attraction vers les Noces de l'Agneau. Qu'ils résonnent dans une tonalité existentielle positive⁴⁹ ou négative,⁵⁰ tous décrivent

⁴⁷ Is 53, 3 cité dans LT 108, 116, 117...etc.

⁴⁸ Ms A, 19 v°.

⁴⁹ Selon la ligne structurante de sa vie familiale, des grâces orante, liturgique ou sacramentelle...

⁵⁰ Selon la ligne de l'accueil ou de l'épreuve: décès de sa mère, départ de

de plus en plus nettement les traits du Saint Visage car tous de plus en plus envisagés, assumés dans le dessein providentiel de Dieu.

Après cette brève appréciation du fait "mystique" de la vision prophétique de son père éprouvé et avant d'aborder les grâces considérables entourant sa première communion qui signale, à proprement parler, le premier contact avec le Mystère de l'amour souffrant et, en filigrane, celui de la Sainte-Face distinguons, comme en prospective de notre réflexion, trois grands moments ou mouvements de cet attrait pascal à l'oeuvre dans la vie de Thérèse.⁵¹

1- le temps de l'ensemencement de la Parole de Dieu: "Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié", "l'Enfance de Jésus et sa Passion", et qui s'étend de sa plus jeune enfance à son entrée au Carmel, avec les fortes expériences de ses premières communions eucharistiques, la grâce de Noël 1886 et l'année 1887 permettant la libre germination de la divine semence et sa puissante éclosion.

2- le temps de sa floraison: entendons l'entrée en communion affective et effective au mystère de la Sainte-Face, telle une compénétration transformatrice, à la fois violente et bienheureuse. C'est l'étape de la com-préhension essentielle du Mystère engendrant le libre effacement de Thérèse pour l'Aimé. Elle s'ouvre au moment du postulat/noviciat, concomitante à la maladie de son père, et se prolonge durant les années obscures qui suivent sa profession (1891-1894).

3- l'avènement de son fruit ou le temps de la maturité spirituelle: entendons la résonance maximale de la Parole de Dieu en Thérèse, lui découvrant les profondeurs cachés de l'amour

ses soeurs pour la vie religieuse, son "étrange maladie", l'effondrement mental de son père...

⁵¹ Cette distinction relève de la trajectoire spirituelle, mystique de Thérèse, et envisagée sous l'angle de son attraction au Mystère de la Sainte-Face. Les trois différents mouvements, ici précisés, ne recourent pas forcément les étapes chronologiques de sa vie, indiquées précédemment. Ils sont d'un autre ordre, bien que fortement conditionnés, évidemment, par toute la trame circonstancielle et événementielle de cette même vie. C'est en elle qu'ils s'accomplissent.

auquel son abandon à l'Aimé l'a conduite.⁵² Assimilation et identification de sa personne au Mystère, jusqu'à l'offrande radicale d'elle-même à cet Amour-miséricorde et sa pleine consommation pascale. Cette étape concerne pratiquement les trois dernières années de sa vie: automne 1894-30 septembre 1897.

Abordons précisément le temps de ses premières communions eucharistiques.

Le "baiser d'amour" qui engendra "un grand désir de la souffrance"⁵³

Bien entendu, il faut inscrire cette période dans le prolongement de "l'étrange maladie" de Thérèse, qui se déclara le 25 mars 1883 pour se résorber totalement à la fête de la Pentecôte, le 13 mai suivant. Ce fut un nouvel et grave écueil dans l'existence de Thérèse. Les troubles psychophysiologiques graves dont elle fut affectée,⁵⁴ sont à situer dans le contexte de sa santé affective précaire depuis le décès de sa mère. Une fragilité qui ne résista pas au départ de sa *seconde maman*, Pauline, entrée au Carmel le 2 octobre 1882. Sans débattre sur la nature réelle de cette pathologie insolite et des différents facteurs qui ont concouru à sa manifestation,⁵⁵ retenons qu'elle indique tout autant la carence, le déséquilibre affectif de Thérèse, que sa faim, son désir incoer-

⁵² Les expressions telles que: "J'ai compris que...", "Je compris...", "Je comprends maintenant..." reviennent fréquemment sous la plume de Thérèse. Mais durant les années 1895, 1896, 1897, elles apparaissent avec plus de force et de constance pour exprimer l'intelligence de l'amour de Dieu qui lui est alors donnée. Cf. *Manuscrits autobiographiques de Sainte Thérèse de l'E.-J.*, présentés par le P. François de Ste-Marie, 1956, tome III, table des citations, pp. 47-48.

⁵³ Ms A, 35r° à 37r°.

⁵⁴ Cf. La description assez détaillée que Sr Françoise-Thérèse Martin (Léonie) en donne dans le *Procès informatif ordinaire*, pp. 343-344.

⁵⁵ Cf. P. Marie-Eugène de l'E.-J, *Je veux voir Dieu*, Ed. Carmel, 1956, cf. Phénomènes psychiques et troubles mentaux, pp. 803-820. Du même auteur, *La grâce de Noël chez Thérèse de l'E.-J.*, *Carmel*, I 1959, pp. 97-116; Amatus de Sutter, *L'enfance de Thérèse de l'E.-J.*, Ephemerides Carmeliticae XXIII-1972.1, pp. 184-200.

cible d'un amour plein, absolu. La manière soudaine, *sur-naturelle*, dont elle fut guérie, ne fit que donner plus de consistance à la relation privilégiée qu'elle entretenait avec Dieu, découvrant dans la Vierge Marie, le visage maternel du Ciel.⁵⁶

C'est peu après ces événements cliniques, l'année suivante, que Thérèse se prépara avec grande ferveur à cette première communion attendue depuis celle de Céline, c'est-à-dire depuis quatre ans. Une retraite de trois jours, animée par l'abbé Domin, la précéda. La prédication au contenu *assez effrayant* ne put ternir la qualité mystique du "plus beau jour entre les jours", comparée à "une journée du Ciel." Écoutons Thérèse:

"Ah! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme... Ce fut un baiser d'amour, je me sentais aimée, et je disais aussi: "Je vous aime, je me donne à vous pour toujours." Il n'y eut pas de demandes, pas de luttes, de sacrifices, depuis longtemps, Jésus et la pauvre petite Thérèse s'étaient regardés et s'étaient compris... Ce jour-là ce n'était plus un regard, mais une fusion, ils n'étaient plus deux, Thérèse avait disparu, comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul, il était le maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté, car sa liberté lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force Divine!..."⁵⁷

Thérèse vécut la première visite de Jésus-Hostie comme "une fusion", c'est-à-dire comme une communion si harmonieuse que l'amante qu'elle est, se perdit subjectivement dans la présence de l'Aimé qu'est Jésus, rencontre vécue à 11 ans et pourtant déjà désirée, donc préparée depuis la première communion de Céline (13 mai 1880).

Les caractéristiques de l'expérience décrite par Thérèse sont

⁵⁶ Cependant cette guérison "mariale" s'accompagna de souffrance, d'une "peine d'âme" profonde liée au dévoilement du "secret" (sa soeur Marie rapporta l'événement au Carmel) et surtout au sentiment "d'avoir menti" tant à propos de sa maladie que de l'origine miraculeuse de sa guérison: "Ah! ce que j'ai souffert je ne pourrai le dire qu'au Ciel!" (Ms A, 31 r°). Thérèse ne sera confirmée dans sa guérison "miraculeuse" que lors de son séjour à Paris (4-6 novembre 1887), au début de son pèlerinage à Rome. En prière à Notre-Dame-des-Victoires, "la Sainte Vierge m'a fait sentir que c'était vraiment elle qui m'avait souri et m'avait guérie." (Ms A, 56 v°).

⁵⁷ Ms A, 35 r°.

celles de l'amour, de l'union d'amour: le don de soi définitif, avec son corollaire, l'effacement de soi, et le désir d'abandonner sa liberté propre à celle de Dieu, à *la force Divine*.

Cette rencontre eucharistique a une forte saveur nuptiale: le *baiser d'amour de Jésus à son âme*, produit en Thérèse la certitude de se "sentir aimée". Quelque chose de fort et définitif semble alors être scellé entre Jésus et Thérèse: un don mutuel, une alliance que Thérèse, pour sa part, traduit en ces mots: "Je vous aime, je me donne à vous pour toujours." L'amour engendre l'amour: le baiser de l'Époux, le don inconditionnel de l'épouse. Et le fruit de cette libre donation est l'oubli de soi par l'absorption subjective de Thérèse en Jésus, ce qu'elle évoque en terme de *fusion*, de *disparition*: "Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. "Cette aspiration-disparition s'accompagne elle-même du désir d'être délivrée de sa liberté propre, *liberté* perçue bien trop *faible* et *fragile* pour marcher, seule, sans défaillir. Enfin, cette première réception de Jésus-Hostie diffuse en Thérèse la joie, une "joie trop grande, trop profonde pour être contenue", "la joie du Ciel".

La **deuxième communion eucharistique** aura un retentissement plus déterminant quant aux implications existentielles de cette invasion de l'amour divin auquel déjà, dans les dispositions de sa jeune personnalité de 11 ans, elle se livre sans réserve.

Cette deuxième communion se situe dans le cadre de la fête de l'Ascension, soit quinze jours après, le 22 mai 1884⁵⁸, et entraîne, pour Thérèse, soulignons-le, sa première rencontre mystique avec la souffrance. Qu'on en juge par la densité de ses propres paroles: "...quel doux souvenir j'ai gardé de cette seconde visite de Jésus! Mes larmes coulèrent encore avec une ineffable douceur, je me répétais sans cesse à moi-même ces paroles de St Paul: «Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi!...»"⁵⁹ Une véritable faim eucharistique l'envahit: "Depuis cette communion, mon désir de recevoir le Bon Dieu devint de plus en plus grand, j'obtins la permission de la faire à toutes les princi-

⁵⁸ Thérèse fait une petite erreur chronologique en écrivant: "Environ un mois après ma première communion..." Ms A, 36 r°.

⁵⁹ Ms A, 36 r° (citant Ga 2, 20).

pales fêtes.”⁶⁰ Mais ne nous méprenons pas sur la nature de ce transport enthousiaste. Marie, durant la préparation à ses communions, lui ayant parlé de la souffrance⁶¹, les paroles de sa soeur lui “revinrent à la pensée”. Ce fut alors comme l’effusion d’un attrait singulier: celui de “la souffrance”: “Je sentis naître en mon coeur un *grand désir* de la *souffrance* et en même temps l’intime assurance que Jésus me réservait un grand nombre de croix...” A travers les premières réceptions du Pain de l’amour, Jésus laisse nettement ressentir à Thérèse l’amplitude de sa marche pascale, les flammes du grand “holocauste” qui consumeront sa vie et sa personne.

Cette attraction vers le Mystère de la Crucifixion s’accompagne de grandes consolations: “Je me sentis inondée de consolations si *grandes* que je les regarde comme une des grâces les plus *grandes* de ma vie. La souffrance devint mon attrait, elle avait des charmes qui me ravissaient sans les bien connaître. Jusqu’alors j’avais souffert sans *aimer* la souffrance, depuis ce jour je sentis pour elle un véritable amour.”⁶²

Comment expliquer ce “véritable amour” que Thérèse éprouve alors “pour la souffrance”? On ne le peut qu’en appréciant ses paroles dans la perspective de sa marche à venir. La réaction surprenante de Thérèse laisse deviner une pénétration actuelle du sens pascal de la Croix. C’est effectivement un amour de la souffrance qui envahit Thérèse, oui, cette souffrance assumée par Celui qui s’est fait péché pour sauver tous les hommes. Mais, comme le dit A. Combes, “cette convertie à la souffrance est encore incapable d’analyser cette impression nouvelle.”⁶³ Sans formuler clairement le contenu de cette empreinte

⁶⁰ Idem. Nous comptons vingt-deux communions du 8 mai 1884 au 8 septembre 1885 (cf Carnets d’enfant, *Ecrits divers. Oeuvres complètes* p. 1203).

⁶¹ “La veille de ces heureux jours Marie me prenait le soir sur ses genoux et me préparait comme elle l’avait fait pour ma première communion; je me souviens qu’une fois elle me parla de la souffrance, me disant que je ne marcherais probablement pas par cette voie mais que le Bon Dieu me porterait toujours comme une enfant...” Ms A, 36 r°.

⁶² Ms A, 36r°- 36v°.

⁶³ A. COMBES, *Ste Thérèse de l’E.-J. et la souffrance*, idem, p.74. “Si on lui (Thérèse) demandait d’expliquer pourquoi la souffrance lui devient aimable,

mystique, Thérèse apparaît simplement saisie, saisie en profondeur, séduite par la souffrance qui entoure le mystère d'amour de la Croix de Jésus. Ainsi, l'expression "...Jésus me réservait un grand nombre de croix", ne prend sens qu'en rapport avec la Croix de Celui qui *vit en elle*.

Remarquons que cette grâce, considérée comme une des plus grandes de sa vie, est reçue dans une tonalité intimiste. Elle laisse transparaître une intelligence substantielle du Mystère de l'amour douloureux, souffrant, auquel elle communique de toute son âme. Mais Thérèse ne vibre pas encore à la dimension rédemptrice qui y est pourtant essentiellement rattachée. Du moins, il n'a pas encore en elle la résonance universelle qu'elle lui découvrira trois années plus tard. La pesanteur d'un psychisme encore noué, inhibé, n'est certainement pas étrangère à cette réfraction partielle dans la conscience de Thérèse. Ce qui lui est puissamment donné est **l'association de la souffrance avec Jésus**, don reçu par ce contact obscur et personnel avec le mémorial de la Passion de Jésus. Son effet premier, du moins perceptible, telle la pointe visible de l'iceberg, est *l'amour de la souffrance*.

Thérèse franchit sans aucun doute un seuil majeur dans sa progression vers le Mystère de la Sainte-Face. Sa conscience spirituelle⁶⁴ le traduit et l'exprime par *l'amour de la souffrance, un grand désir de la souffrance*. Entendons: amour et désir de la qualité de cette souffrance portée, assumée par un amour indéfectible, infini, celui de Jésus, amour apte à convertir toute force de mort en puissance de vie. Et dans l'élan sans feinte de son réalisme spirituel, cette communion au plus grand Amour est, pour Thérèse, désir de la communion à la plus grande souffrance.

elle serait un peu embarrassée pour dire clairement tout ce qu'elle sent. Le fait, pourtant, est là. Ce qui paraissait repoussant l'attire. Ce qui déchirait son cœur la ravit." (idem).

⁶⁴ Nous entendons par *conscience spirituelle* la partie de la conscience humaine directement en contact avec l'*inconscient supérieur* que Jacques Maritain formula et précisa dans son livre, *L'intuition créatrice dans l'art et dans la poésie* (1953). Sphère supérieure de l'homme, siège des intuitions créatrices et des inspirations artistiques, c'est aussi le lieu des contacts intimes avec Dieu, son œuvre secrète, et dont la conscience spirituelle ne capte, ne traduit que partiellement le contenu.

Mais cette expérience demeure encore inchoative au plan de l'amplitude salvatrice, du geste sauveur universel qui soustend cette *souffrance unie à l'Amour*. Ce que Jésus communique à Thérèse, et qui résonne clairement en elle, c'est un attrait positif, irrésistible pour la souffrance, lui enseignant secrètement combien cette souffrance est habitée par Lui-même, Ami et Aimé de son âme, *souffrance* de sa Passion et de sa mort, devenant, par une sorte d'alchimie mystique, le lieu privilégié où sa Vie est livrée, et livrée à *l'Heure* du plus grand Amour dont il étreignit le monde.

D'ailleurs Thérèse semble faire écho à cette étrange mutation, comme en réponse à une prière constante, inspirée au moment de ces communions eucharistiques par Celui que, seul, elle désire aimer: "Souvent pendant mes communions, je répétais ces paroles de l'Imitation: «O Jésus! *douceur* ineffable, changez pour moi en *amertume*, toutes les consolations de la terre!...» Cette prière sortait de mes lèvres sans effort, sans contrainte; il me semblait que je la répétais, non par ma volonté, mais comme une enfant qui redit les paroles qu'une personne amie lui inspire..."⁶⁵

La Confirmation de Thérèse, le 14 juin 1884, s'inscrit dans le sillage des grâces eucharistiques, avec cette note réitérée de l'amour et de la souffrance vécues dans la joie spirituelle: "Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à recevoir la visite de l'Esprit-Saint,... à la réception de ce sacrement de l'Amour." (...) "Ah! que mon âme était joyeuse, comme les apôtres j'attendais avec bonheur la visite de l'Esprit-Saint..." (...) "Je ne sentis pas un vent impétueux au moment de la descente du Saint-Esprit, mais plutôt cette *brise légère* dont le prophète Élie entendit le murmure sur le mont Horeb... En ce jour je reçus la force de *souffrir*..."⁶⁶

Portons à présent notre attention sur les grâces *apostoliques* consécutives à la nuit de Noël 1886, nuit de la conversion de Thérèse.

⁶⁵ Ms A, 36 v°.

⁶⁶ Idem. "En ce jour je reçus la force de *souffrir*, car bientôt après le martyre de mon âme devait commencer..." Ces derniers mots de Thérèse annoncent clairement le début de sa *terrible crise de scrupules*, qui se déclare à l'occasion des instructions de l'abbé Domin données lors de la retraite

2. Les grâces apostoliques de l'été 1887

Au seuil de l'année 1887, malgré la délivrance quasi-totale de son inclination scrupuleuse malade, dont elle bénéficia à la fin du mois d'octobre 1886,⁶⁷ Thérèse demeure toujours la jeune fille infantile, "bien imparfaite, vraiment insupportable par sa trop grande sensibilité, pleurant" pour la moindre peine jusqu'à "pleurer d'avoir pleuré"... Presque quatorze ans et encore dans "les langes de l'enfance."⁶⁸

Il faudra le secours de l'Enfant-Dieu, recevoir, durant la nuit du 25 décembre 1886, le *Dieu fort et puissant*, pour la transformer, l'introduire dans l'Enfance évangélique, celle qui achemine l'homme à sa pleine stature dans le Christ. Le passage discret et décisif de Dieu au centre d'elle-même sera nécessaire. Il ne s'agit pas, dans cette présente étude, d'analyser précisément la grâce de Noël.⁶⁹ Sans nul doute, dans la vie de la Sainte de Lisieux, il y a un avant et un après "Noël 1886". Une prodigieuse transformation s'opère qui consume, peut-on dire, sa conversion, son adhésion définitive à Jésus, à l'amour de Jésus. Une des lettres de Thérèse, adressée au Père Roulland le 1 novembre 1896, le rappelle: "La nuit de Noël 1886, fut, il est vrai, décisive pour ma vocation, mais pour la nommer plus clairement je dois l'appeler: la nuit de ma conversion. En cette nuit bénie... Jésus qui se faisait enfant par amour pour moi daigna me faire sortir des langes et des imperfections de l'enfance, Il me transforma de telle

préparatoire à la rénovation de la Communion, du 17 au 21 mai 1885. Crise qui durera jusqu'à l'automne 1886 (cf. Ms A, 36 v° et surtout 39 r°). Voici le témoignage de Marie: "C'était surtout la veille de ses confessions qu'ils (les scrupules) redoublaient. Elle venait me raconter tous ses prétendus péchés. J'essayais de la guérir en lui disant que je prenais sur moi ses péchés, qui n'étaient même pas des imperfections, et je ne lui permettais de n'en accuser que deux ou trois que je lui indiquais. (...) Elle fut délivrée de ses peines par la prière; ce fut à ses frères et soeurs qui l'avaient précédée au ciel qu'elle s'adressa, et bientôt la paix vint de nouveau inonder son âme." (PO, pp. 241-242).

⁶⁷ Cf. Ms A, 44 r°.

⁶⁸ Ms A, 44 v°.

⁶⁹ Cf. Ms A, 44 v° et 45 r°. Voir également LT 201, adressée au Père Roulland, le 1 novembre 1896.

sorte que je ne me reconnaissais plus moi-même. Sans ce changement j'aurais dû rester encore bien des années dans le monde."⁷⁰

Ce qu'il importe de souligner pour nous, c'est que, suite à cette grâce, la Parole de Dieu, telle une semence, put alors librement, puissamment germer et éclore en Thérèse. Introduite, nous l'avons vu, par le "baiser d'amour" reçu de Jésus au jour de sa première communion, cette "nuit de lumière" en délivre les potentialités. Elle ouvre pour Thérèse "la troisième période de sa vie, la plus belle de toutes", laissant enfin retentir toutes ses harmoniques rédemptrices: "Il (Jésus) fit de moi un pêcheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais [pas] senti aussi vivement...-Je sentis en un mot la charité entrer dans mon coeur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse!..."⁷¹

Non seulement Thérèse reçoit une maturité humaine qui semblait toujours la fuir, mais elle est aussi traversée et comme emportée par le dynamisme évangélique du don reçu: celui de la charité qui aspire au salut et au bonheur de tous.

Durant le mois de juillet 1887, lors d'un événement de grande portée spirituelle que Thérèse raconte aussitôt après sa "conversion" de Noël, cette *charité* prend figure sous un relief saisissant. Le fait indique un progrès considérable dans la marche de Thérèse, sa pénétration du mystère de la Sainte-Face: "Un dimanche en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains Divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de [la] Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes... Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon coeur: «*J'ai soif!*» Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la *soif* des âmes... Ce n'était pas enco-

⁷⁰ LT 201.

⁷¹ Ms A,45v°.

re les âmes de prêtres qui m'attiraient, mais celles des *grands pécheurs*, je brûlais du désir de les arracher aux flammes éternelles...⁷² Si l'attention de Thérèse est captée par la main du Crucifié, c'est avant tout une saisie plus ample du mystère de l'amour sauveur qui poursuit, en elle, son invasion mystique. Ce qui la marque avant tout, c'est, en effet, "le sang qui tombait" et la grande peine de penser qu'il s'écoulait sans que personne ne le recueille... Contemplation pénétrante du mystère rédempteur dans lequel Thérèse est alors introduite, comme incorporée, vibrant du même cri que Jésus eut sur la Croix, et immédiatement interprété comme un cri d'amour, un cri en quête d'âmes: "*J'ai soif!*". La soif de Jésus éveille en Thérèse une soif jusqu'alors *inconnue*⁷³: la *soif des âmes*, le désir de communier de tout son être au geste sauveur de son Époux.

"...Je résolu de me tenir en esprit au pied de [la] Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes..." Attitude éminemment *mariale* qui déjà nous place dans l'axe mystique de son Manuscrit B, relatant la découverte émerveillée de sa vocation: "...dans le Coeur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour" (3 v°). En effet, être résolu à demeurer au pied de la Croix du Christ, c'est commencer à rejoindre le lieu vital du Corps mystique du Christ, l'Église, dont le Coeur ne bat qu'en demeurant en communion avec le Coeur ouvert du Crucifié.

Ainsi, Noël 1886 ouvre Thérèse aux horizons universels de l'amour, cet amour de Dieu dont l'intensité la fascine et l'entraîne peu à peu dans cette même folie: amour contemplé précisément dans la Passion de Jésus, amour qui sollicite pathétiquement l'accueil de l'homme et dont l'expression définitive, dramatique, est ce cri en Croix: "*J'ai soif!*". Pour Thérèse, la "course de géant" est bel et bien amorcée. L'année 1887 en manifeste le formidable élan. Longtemps retenue, liée par une psychologie

⁷² Idem.

⁷³ Du moins inconnue à ce degré d'intensité: "(Jésus) fit de moi un pécheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais [pas] senti aussi vivement" (Ms A, 45 v°). "Elle eut le zèle des âmes dès son enfance, faisant pour les sauver des prières et des sacrifices." Mère Agnès, PA, p. 175.

blescée, entravée dans sa croissance, la personnalité de Thérèse se déploie admirablement. Fait remarquable, il atteste le travail souterrain opéré antérieurement par la main de Dieu et que nous avons pu déceler à certains moments de son itinéraire, notamment à l'occasion de ses premières communions eucharistiques.

Le saut dans cette profondeur de l'amour divin est bien déjà le fruit des dispositions propres à l'enfance spirituelle, celles d'une confiance dont elle ne s'est jamais départie. Il dote la benjamine Martin de cette force de l'Esprit-Saint qui façonne tous les saints: l'oubli de soi pour le bien de l'autre. Il la dote aussi d'une défiance de soi vécue dans la conscience d'oeuvrer ainsi parce qu'enraciné, établi dans l'unique lieu où cette extraordinaire énergie d'amour peut être puisée, la Croix de Jésus.

Le dénouement intérieur de Noël 1886, nous pouvons l'affirmer, octroie à Thérèse une maturité intégrale: équilibre humain et plénitude spirituelle, selon l'étape alors vécue. En effet, cet équilibre humain, cette "force d'âme perdue à l'âge de quatre ans et demi et retrouvée pour toujours", permet à la Parole de Dieu, saisie, pour ainsi dire, sous un mode mineur en mai 1884, de se déployer en elle avec une vigueur impressionnante. Dans une étude qu'il importe toujours de consulter, Marcel Moré note: "Sans doute, elle avait reçu au jour de sa première communion un "baiser d'amour de Jésus", "sa rencontre avec lui avait été une *fusion*". Mais il peut y avoir encore une large part d'égoïsme dans certaines formes de théocentrisme, et en réalité, comme tant de mystiques, Thérèse, jusqu'à cette nuit lumineuse, était restée seule en face de Jésus. Avec la grâce de Noël, tout est changé pour elle, sa "conversion" devient "complète", non seulement parce qu'elle est saisie par la Force divine, parce que "la charité entre dans son coeur avec le besoin de s'oublier pour toujours", mais aussi parce que les "pêcheurs" font irruption dans sa vie mystique, s'y incorporent et n'en sortiront plus jamais."⁷⁴

⁷⁴ MARCEL MORÉ, *La table des pêcheurs*, dans *Dieu vivant*, n° 24, Seuil, 1953, pp. 22-23.

Thérèse devient femme: de l'adolescence grevée d'infantilisme, elle accède à la maternité spirituelle. Un désir l'habite avec passion: accueillir, porter et donner la vie, enfanter des âmes à Dieu en s'unissant mystiquement à Jésus, dans la communion amoureuse à sa Pâque. Sr Geneviève parle même, à l'occasion de la contemplation de la "main sanglante de Jésus crucifié", de la "révélation de sa vocation de co-rédemptrice avec le Sauveur."⁷⁵ La maternité ou paternité spirituelle, telle que la tradition chrétienne en parle depuis S. Paul,⁷⁶ est à comprendre en connexion étroite avec cette dimension "co-rédemptrice" évoquée par Sr. Geneviève. Chez Thérèse, cet aspect ne fera que s'affermir pour devenir la composante essentielle de sa vie et de son message, condensés dans sa formule leitmotiv: "Aimer Jésus et Le faire aimer.. ." ⁷⁷

La plus forte illustration de cette transformation intérieure s'épanouissant en maternité spirituelle est bien sûr son attitude envers Henri Pranzini, "son premier enfant".⁷⁸ Avec une rare ferveur, elle priera pour lui, "offrant au Bon Dieu tous les mérites infinis de Notre-Seigneur, les trésors de la Sainte Église..." Le signe de sa conversion, demandé et obtenu, fut, pour Thérèse, "la reproduction fidèle de grâces que Jésus (lui) avait faites pour (l')attirer à prier pour les pécheurs." En effet, "n'était-ce pas devant les *plaies* [de] *Jésus*, en voyant couler son *sang* Divin que la soif des âmes était entrée dans mon coeur? Je voulais leur donner à boire ce *sang immaculé* qui devait les purifier de leurs souillures, et les lèvres de «mon *premier enfant*» allèrent se coller sur les plaies sacrées!!!..."⁷⁹

La souffrance, dont Thérèse fut éprise au moment de ses premières communions eucharistiques, prend alors clairement

⁷⁵ CSG, p. 110: "Le zèle des âmes avait commencé à dévorer son coeur quand, dans son adolescence, l'image d'une main sanglante de Jésus crucifié lui avait révélé sa vocation de co-rédemptrice avec le Sauveur."

⁷⁶ Cf. Ga 4, 19; I Th 2, 7-8; I Co 4, 14-15; II Co 6, 13...

⁷⁷ Cf. LT 96, 220..., Pri 6...

⁷⁸ Cf. Ms A, 45 v°, 46 r°.v°. Les journaux répandent rapidement la nouvelle du triple assassinat de la rue Montaigne, à Paris, dans la nuit du 19 au 20 mars 1887.

⁷⁹ Ms A, 46 v°.

la forme de la Croix rédemptrice de Jésus: ses "plaies sacrées" sont sources de vie qui sauvent les pécheurs en les purifiant de leur péché. En même temps, par l'offrande de ces âmes sauvées en vertu du sang de Jésus, sang recueilli, puis mystiquement répandu sur elles, Thérèse désaltère la soif d'amour de Jésus: "Ah! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semblait entendre Jésus me dire comme à la samaritaine: «Donne-moi à boire!» C'était un véritable échange d'amour, aux âmes je donnais le *sang* de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par sa *rosée Divine*; ainsi il me semblait le désaltérer et plus je lui donnais à *boire*, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait et c'était cette soif ardente qu'Il me donnait comme le plus délicieux breuvage de son amour..."⁸⁰

Thérèse "veut aimer, aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques d'amour pendant qu'elle le peut encore..."⁸¹ Elle devient véritablement épouse de Jésus, dont les noces sont scellées dans le sang, la Passion, la Croix de l'Époux. Et le premier fruit de cet événement nuptial est la maternité spirituelle de l'épouse du Christ que devient Thérèse.⁸²

Nous sommes dans l'été 1887, année faste pour Thérèse.⁸³ Le

⁸⁰ Nous pouvons cerner ici la dimension "réparatrice" de la spiritualité thérésienne inscrite, comme nous le voyons, au centre d'un vaste propos d'amour: l'amour de Jésus qui oeuvre au salut de tous. Témoin bouleversé de cet amour bafoué, Thérèse veut s'établir au coeur de son battement rédempteur, de son impulsion salvatrice caractérisée par un double mouvement oblatif: donner aux âmes le sang vivifiant de Jésus reçu au pied de sa Croix et donner ainsi à Jésus ce qui désaltère sa soif des âmes, la libre ouverture et l'offrande d'amour qu'Il ne reçoit pas de leur part. Pour ce thème de la "réparation" chez Thérèse de Lisieux, on peut consulter Bernard Bro, *La gloire et le mendiant*, Cerf, Paris, 1974, pp. 140-142.

⁸¹ Ms A, 47 v°.

⁸² A. COMBES: "À partir de juillet 1887, la Croix entre à vif dans l'existence quotidienne de Thérèse, non pour lui inspirer de compatir affectivement aux souffrances du Crucifié, mais pour obtenir d'elle une vocation quasi sacerdotale, en la plaçant, comme médiatrice de salut, entre les âmes qu'elle doit donner à Jésus et Jésus qu'elle doit consoler par ces âmes." *Sainte Thérèse de l'E-J et la souffrance*, p. 103.

⁸³ C'est toute la personnalité de Thérèse qui s'épanouit alors, pour avancer désormais avec force et détermination dans la voie de l'appel de Dieu.

premier mai de la même année, M. Martin connaît une première attaque de paralysie. Dès l'année suivante, après son entrée au Carmel, Thérèse sera, comme toutes ses soeurs, le témoin impuissant de l'effondrement mental de son père.⁸⁴ C'est à travers ce drame familial que Thérèse découvrira nettement les traits, le Visage du Mystère qui l'aspire depuis toujours et vers lequel elle s'élançait désormais avec toute la ferveur d'une personnalité renouvelée par la grâce de Noël, "excitée", écrit-elle, dans son zèle pour le salut des âmes, par l'accueil de Pranzini, son "premier enfant."

"En 1887, Thérèse acheva de concevoir le but auquel elle continuera de tendre jusqu'à sa mort."⁸⁵ "Revêtue de la divine force", "armée pour la guerre",⁸⁶ elle est prête à entrer dans l'épaisseur du mystère, en son centre, et vivre ce que nous appelons le deuxième temps ou le second mouvement de la Parole de Dieu en Thérèse: sa floraison.

Libérée, stimulée, son intelligence est avide de connaissance: "Dégagé des scrupules, de sa sensibilité excessive, mon esprit se développa... je fus prise d'un désir extrême de *savoir*... je m'appliquais seule à des études spéciales d'*histoire* et de *science*." (Ms A, 46v°). Elle lit avec enthousiasme, "ce lait et ce miel" que furent pour elle, les conférences de l'abbé Arminjon. Le 29 mai, elle demande et reçoit de son père la permission d'entrer au Carmel à quinze ans. C'est le temps, durant l'été 1887, des colloques spiriteux avec Céline, au belvédère des Buissonnets. L'automne et la fin de cette année 1887, si riche en péripéties, seront marqués par ses multiples démarches pour entrer au Carmel à Noël 1887, par le pèlerinage à Rome, sa requête auprès du Pape Léon XIII... Malgré les contre-temps, et les "échecs" ou retards, rien ne décourage Thérèse qui cependant doit attendre le 9 avril 1888 pour pénétrer enfin l'enceinte du Carmel.

⁸⁴ Les premières fugues qui signalent l'implacable progression de la maladie, remontent au mois de juin 1888. Cf. la description de l'évolution de l'état de santé de Louis Martin par Sr Geneviève, *Le père de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus*, O.C.L., 1954, pp. 69-81. Cf aussi la biographie du Dr Robert Cadéot, *Louis Martin*, V.A.L., Paris, 1985, pp. 100-110.

⁸⁵ Conrad de Meester, *Dynamique ..*, p. 156.

⁸⁶ LT 201, 1 novembre 1896.

**3. Le postulat et le noviciat
(9 avril 1888 ~ 8 septembre 1890):
"la face ensanglantée de Jésus"
découverte à travers la grande épreuve familiale**

L'entrée de Thérèse au Carmel ouvre une étape capitale pour notre étude: Thérèse de l'Enfant-Jésus va découvrir, comprendre de l'intérieur, peut-on dire, le mystère de la Sainte-Face. Comme premier facteur, il faut relever l'initiation qu'elle reçoit alors de Sr Agnès de Jésus et que nous avons déjà mentionnée.⁸⁷ Mais l'élément décisif est bien sûr la maladie de son père qu'elle appellera, en impliquant toutes ses soeurs, voire toute sa famille, "notre grande richesse."⁸⁸

M. Martin avait généreusement accepté la vocation religieuse de sa *petite Reine*, quatrième de ses filles à prendre les chemins du cloître.⁸⁹ Une lettre adressée à la famille Nogrix, le 9 avril 1888, en témoigne:

"Thérèse, ma petite Reine, est entrée hier au Carmel. Dieu seul peut exiger un tel sacrifice, mais il m'aide si puissamment qu'au milieu de mes larmes, mon coeur surabonde de joie."⁹⁰

En fait, comme en font foi tous les témoins et le confirment les études biographiques, M. Martin évoluait spirituellement dans une dynamique d'offrande. Thérèse relève fréquemment la générosité de son père toute prégnante de foi évangélique. Une lettre, écrite le 26 juillet 1897 à l'abbé Bellière, en livre une vue synthétique:

"Le bon Dieu m'a donné un père et une mère plus dignes du Ciel que de la terre, ils demandèrent au Seigneur de leur donner beaucoup d'enfants et de les prendre pour Lui. Ce désir fut exaucé, quatre petits anges s'envolèrent aux Cieux, et les 5 enfants restées dans l'arène prirent Jésus pour Époux. Ce fut

⁸⁷ Cf. Ms A, 71 r°: "Jusqu'alors je n'avais pas sondé la profondeur des trésors cachés dans la Sainte Face, ce fut par vous, ma Mère chérie, que j'ai appris à les connaître..."

⁸⁸ Ms A, 85 r .

⁸⁹ Pauline et Marie étaient entrées au Carmel, Léonie s'orientant vers la famille Visitandine.

⁹⁰ Cf. *Le père de Sainte Thérèse de l'E-J.*, p. 121.

avec un courage héroïque que mon père, comme un nouvel Abraham, gravit *trois fois* la montagne du Carmel pour immoler à Dieu ce qu'il avait de plus cher. D'abord ce furent ses deux aînées, puis la troisième de ses filles sur l'avis de son directeur et conduite par notre incomparable père fit un essai dans un couvent de la Visitation (le bon Dieu se contenta de l'acceptation, *plus tard* elle revint dans le monde où elle vit comme étant dans le cloître). Il ne restait plus à l'Élu de Dieu que deux enfants, l'une âgée de 18 ans, l'autre de 14, celle-ci, «la petite *Thérèse*» lui demanda de voler au Carmel, ce qu'elle obtint sans difficulté de son bon Père qui poussa la condescendance jusqu'à la conduire d'abord à Bayeux, ensuite à Rome afin de lever les obstacles qui retardaient l'immolation de celle qu'il appelait sa reine. Lorsqu'il l'eut conduite au port, il dit à *l'unique enfant* qui lui restait: «Si tu veux suivre l'exemple de tes soeurs, j'y consens, ne t'inquiète pas de moi.» L'ange qui devait soutenir la vieillesse d'un tel saint lui répondit qu'*après son départ pour le Ciel*, il volerait aussi vers le cloître, ce qui remplit de joie celui qui ne vivait que pour Dieu seul. Mais une si belle vie devait être couronnée par une épreuve digne d'elle. Peu de temps après mon départ, le père que nous chérissions à si juste titre fut pris d'une attaque de paralysie dans les jambes qui se renouvela plusieurs fois, mais elle ne pouvait se fixer là, l'épreuve aurait été trop douce, car l'héroïque patriarche s'était offert à Dieu en victime, aussi la paralysie changeant son cours se fixa dans la tête vénérable de la victime que le Seigneur avait acceptée...⁹¹

Thérèse évoque ici l'offrande que son père semble avoir vécue durant le mois de mai 1888. Voici comment Sr. Geneviève rapporte le fait: "Pendant ce mois, il se rendit à Alençon, et, dans son ancienne église paroissiale, rassemblant tous ses souvenirs, il fut l'objet d'une inspiration qu'au retour il conta lui-même à ses Carmélites, dans une entrevue au parloir:

"Mes enfants, je reviens d'Alençon où j'ai reçu, dans l'église Notre-Dame, de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière: Mon Dieu, c'en est trop! Oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au Ciel comme cela, je veux

⁹¹ LT 261.

souffrir quelque chose pour vous! et je me suis offert... Le mot victime expira sur ses lèvres, il n'osa pas le prononcer devant nous, mais nous avons compris! ⁹²

La consommation de l'offrande de Louis Martin, mystérieusement entrevue par Thérèse à l'âge de six ou sept ans, annonçait, pour elle, la connaissance *affective* du mystère de la Sainte-Face. "C'est au Carmel, rapporte Sr Agnès, au moment de nos grandes épreuves relatives à la maladie cérébrale de notre père, qu'elle (Thérèse) s'attacha au mystère de la Passion, c'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte-Face."⁹³ Et les lettres de Thérèse adressées à Céline le confirment abondamment. Sa correspondance servira, ici, de fil conducteur à notre réflexion.

La première lettre à faire clairement allusion à la maladie de son père semble bien être celle adressée à Mme Guérin, le 18 novembre 1888: "Oh! ma Tante chérie, s'il n'y avait que moi à souffrir, cela ne me ferait rien, mais je sais la large part que vous prenez à notre épreuve, je voudrais pour votre fête vous enlever tout chagrin, prendre pour moi toutes vos peines."⁹⁴ Novembre 1888 est une période de rechutes inquiétantes pour M. Martin, à tel point que la prise d'habit de Thérèse est reportée.

La correspondance fait ensuite état de sa retraite préparatoire à la prise d'habit, fixée finalement le 10 janvier 1889. Les thèmes de la *souffrance*, de la *sécheresse* reviennent fréquemment: "Je connais une autre source (autre que l'affection des créatures, et apte à étancher la soif de bonheur)... cette source c'est la souffrance connue de Jésus seul!..."⁹⁵ "...le bonheur, il n'est que dans la souffrance et dans la souffrance sans aucune consolation!"⁹⁶ "J'ai soif du Ciel, là où on aimera Jésus sans réserve!... Mais il faut souffrir et pleurer pour y arriver... eh bien!

⁹² *Le père de Sainte Thérèse de l'E.-J.*, p. 69. Fait également relaté dans *Louis Martin*, du Dr Cadéot, V.A.L., 1985, p. 16; dans *Histoire d'une famille*, de S. Piat, O.C.L., 1946, p. 371; tout le chapitre XIV du livre de S. Piat (pp. 363-406) est consacré *Au sacrifice du père*.

⁹³ PA, p 152.

⁹⁴ LT 67.

⁹⁵ LT 75, le 6/7 janvier 1889.

⁹⁶ LT 76, le 7 janvier 1889.

je veux souffrir tout ce qu'il plaira à Jésus, le laisser faire ce qu'il voudra de sa balle."⁹⁷

Et c'est alors que, pour la première fois, elle signe: "*Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face*" (LT 80, le 10 janvier 1889). Le grave et irrémédiable affaissement mental de son père n'a pas encore eu lieu et pourtant Thérèse boit suffisamment au calice de la souffrance pour déjà faire apparaître dans son nom de religieuse le mystère du visage douloureux, souffrant de Jésus. Il faut bien reconnaître que les mois qui précédèrent janvier 1889 furent marqués par des alertes sérieuses et rapprochées, qui confirmaient l'affaiblissement de la santé de M. Martin. Ces nouvelles sont reçues avec une angoisse croissante par ses filles carmélites. Angoisse qui culmine avec les rechutes du mois de novembre. Tout ceci conditionne, bien sûr, les premiers pas de Thérèse dans sa vie de religieuse carmélite. Il nous suffit de lire le passage du Manuscrit A relatant ses débuts au Carmel:

"Les *illusions*, le bon Dieu m'a fait la grâce de *n'en avoir AUCUNE* en entrant au Carmel; j'ai trouvé la vie religieuse *telle* que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna et cependant, vous le savez, ma Mère chérie, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que [de] roses!... Oui, la souffrance m'a tendu les bras et je m'y suis jetée avec amour."⁹⁸

Cette dernière affirmation n'a pas manqué de faire sursauter plus d'un lecteur; nous aurons l'occasion d'y revenir.. Avant la "passion douloureuse" de son père qui n'en est alors que dans ses prémices, Thérèse s'inscrit déjà dans son axe, comme en pressentiment de sa proche consommation. Elle surviendra, en effet, peu après sa prise d'habit, à laquelle M. Martin a pu assister. Ce fut, écrit Thérèse, "son triomphe, sa dernière fête ici-bas."⁹⁹

En effet, "sa gloire d'un jour fut suivie d'une passion douloureuse."¹⁰⁰ La fin janvier 1889 annonce l'entrée imminente

⁹⁷ LT 79, le 8 janvier 1889.

⁹⁸ Ms A, 69 v^o.

⁹⁹ Ms A, 72 r^o.

¹⁰⁰ Ms A, 73 r^o.

dans cette "passion". D'emblée, Thérèse portera un regard de foi sur l'état de son père: elle reconnaît la présence de "Jésus, là, avec sa croix." Cette croix-souffrance devient le partage de toute la famille Martin. Thérèse en sonde la valeur infinie qu'elle tente de faire découvrir à Céline, déstabilisée par "les piqûres d'épingles" humiliantes.¹⁰¹ Et le 12 février, après une crise grave avec hallucinations, M. Martin est hospitalisé au Bon Sauveur de Caen où il y restera trois ans. Le choc est terrible. Thérèse est ébranlée: "Est-il possible que ce soit à Caen que je t'écrive?... Je me demande si je rêve ou si je suis éveillée..." écrit-elle le 28 février.¹⁰² Plus tard, elle reconnaîtra que "cette croix était la plus grande qu'elle aurait pu imaginer."¹⁰³

Oui, Thérèse subit l'épreuve, mais sans laisser de prise à la dépression, à l'abattement générateur de doute. Elle l'assume avec un courage étonnant¹⁰⁴ puisé dans la foi, une foi qui, dans son père gravement malade, donne à Thérèse de découvrir une faveur de Dieu: pour lui, M. Martin, pour toute sa famille, et finalement de discerner Jésus Lui-même, le Seigneur, le Serviteur souffrant. Dans la phase diurne, en quelque sorte, de sa marche spirituelle, le père de Thérèse fut à son égard une

¹⁰¹ LT 81. Allusion aux réflexions qui couraient au sujet de la maladie de leur père. Cf. Mère Agnès: "Au-dehors, bien des personnes nous rendaient responsables de ce malheur, causé, affirmaient-elles, par l'excès de chagrin, surtout à l'entrée de Thérèse" (*Souvenirs intimes*, 1905, p. 84). Cf. *Correspondance générale*, tome I, p. 454, note d). "Notre chagrin, témoigne aussi Mère Agnès, était souvent avivé d'une façon cruelle par l'indiscrétion des conversations qu'on tenait devant nous. Un jour, au parloir, nous entendimes les choses les plus dures sur notre pauvre père; on employait, en parlant de lui, des termes méprisants." (PA, p. 189)

¹⁰² LT 82. Le graphisme des lettres écrites de fin janvier à mai 1889 confirment cet ébranlement intérieur, laissant transparaître "un brisement du coeur...", et "croire à l'immence d'une rupture dans l'unité de l'être". Cf. *Correspondance générale*, tome 1, pp. 451-452.

¹⁰³ LT 155, le 29 décembre 1893.

¹⁰⁴ "Sa force fut héroïque pendant l'épreuve de la maladie de son vénérable père, par son admirable soumission, et par son exactitude à se rendre aux exercices de Communauté, au moment où ses soeurs étaient absentes, et elle nous parlait avec une sérénité parfaite, tandis que de grosses larmes qui lui échappaient, montraient bien qu'elle n'était pas insensible à ces souffrances." Sr. Aimée de Jésus, PO, p. 573.

médiation de Dieu privilégiée. Il le demeure dans la phase nocturne de sa propre vie. Aux yeux de Thérèse, l'épreuve de son père est tout à la fois bénédiction et présence de Dieu; Dieu Lui-même, assume avec et en M. Martin, la croix, la souffrance *faiblement, pauvrement* portée.

"Il faut que notre Père chéri soit bien aimé de Jésus pour avoir ainsi à souffrir, mais ne trouves-tu pas que le malheur qui le frappe est tout à fait le complément de sa belle vie?... (...) Ne perdons pas l'épreuve que Jésus nous envoie, c'est une mine d'or à exploiter, allons-nous manquer l'occasion?..."¹⁰⁵

La correspondance de Thérèse, spécialement jusqu'en 1891, développera régulièrement les thèmes de la souffrance, de la croix, de l'épreuve perçues comme grâces et bénédictions. Et c'est dans le visage du Christ Souffrant qu'ils trouvèrent leur cristallisation parfaite. Pour Thérèse de l'Enfant-Jésus, la Sainte-Face devient l'expression personnelle achevée de cette *souffrance unie à l'amour*, laquelle fut introduite en elle, aux profondeurs de son âme, rappelons-nous, lors de ses premières communions, puis déployée dans toutes ses harmoniques salvifiques et de fécondité spirituelle, l'été 1887 dans le sillage de la grâce de Noël 1886, et qui, durant l'année 1889, s'épanouit alors dans la clarté de la *Face adorable de Jésus*.

Dans l'épreuve, Thérèse réagit, nous le voyons, avec la force de la foi, la foi de l'enfant qui espère tout de Dieu, apprécie tout événement dans son Amour qu'il soit éternel et indéfectible. Cet amour, Thérèse le lit dans la Pâque de son Fils Unique. Cette foi l'achemine plus avant dans son mystère rédempteur...

La lettre adressée à Céline, le 4 avril 1889,¹⁰⁶ est symbolique de cette attitude qui n'édulcore en rien l'âpre contour de l'épreuve:

"Ta lettre a mis une grande tristesse dans mon âme!... Pauvre petit Père!... Non, les pensées de Jésus ne sont pas nos pensées ni ses voies ne sont nos voies... Il nous présente un calice aussi amer que notre faible nature peut le supporter!... ne retirons pas nos lèvres de ce calice préparé par la main de Jésus... (...) Souffrons

¹⁰⁵ LT 82, le 28 février 1889.

¹⁰⁶ LT 87.

en *paix*... J'avoue que ce mot de *paix* me semblait un peu fort, mais l'autre jour, en y réfléchissant, j'ai trouvé le secret de souffrir en *paix*... Qui dit *paix* ne dit pas joie, ou du moins joie *sentie*... Pour souffrir en *paix*, il suffit de bien vouloir tout ce que Jésus veut... Pour être l'épouse de Jésus, il *faut* ressembler à Jésus, Jésus qui est tout sanglant, Il est couronné d'épines!..."

Réalisme du regard que Thérèse pose sur l'épreuve présente... Par l'obéissance de la foi ~ écoute amoureuse de la Parole que Dieu lui adresse en cette heure douloureuse ~, ce même regard pénètre les événements jusqu'à discerner leur sens théologique. *La paix dans la souffrance* n'advient qu'en les accueillant comme un "calice préparé par la main de Jésus." C'est alors que peut se maintenir et se renforcer le dynamisme de la confiance; la confiance nocturne de la foi adulte. Cette foi qui confine à l'abandon et initie à la sagesse de la Croix de Jésus.

"...comme Cécile, chantons dans notre coeur un cantique mélodieux à notre bien-aimé!... Le cantique de la souffrance unie à ses souffrances est ce qui ravit le plus son coeur!..."

Ce cantique est celui que Jésus est venu Lui-même chanter parmi nous pour provoquer, en nous, cette même louange. Thérèse le perçoit bien et, désireuse de ressembler à Jésus, veut, à travers l'épreuve, l'entonner à son tour pour accorder son âme à celle contemplée en Jésus.

"Jésus brûle d'amour pour nous... Regarde sa Face adorable!... Regarde ces yeux éteints et baissés!... regarde ces plaies... Regarde Jésus dans sa Face... Là tu verras comme il nous aime."¹⁰⁷

Dans ces dispositions de totale adhésion au Mystère, dont la maladie de son père est en quelque sorte le révélateur existentiel, le soc de la *souffrance* pénètre profondément le coeur de Thérèse. Bien loin de l'esquiver, elle l'accueille avec reconnaissance comme sa *richesse*, son *gagne-pain*.¹⁰⁸ "Jésus est venu nous visiter... Il nous a trouvés dignes de passer par le creuset de la souffrance", écrit-elle à Sr. Marie du Sacré-Coeur, fin mai 1889,¹⁰⁹ ce

¹⁰⁷ LT 87.

¹⁰⁸ LT 89, le 26 avril 1889.

¹⁰⁹ LT 91.

même *creuset* par lequel Jésus est passé et dans lequel Jésus entraîne Thérèse, l'aide à passer. Sous-jacente au mystère d'amour contemplé dans la Sainte-Face, l'exigence de *l'oubli de soi* est alors comprise, saisie avec acuité. L'image du *grain de sable*¹¹⁰ revient pour illustrer ce désir d'effacement, d'enfouissement de soi dans l'Aimé, pour l'Aimé:

"...que le grain de sable soit toujours à sa place, c'est-à-dire sous les pieds de tous, que personne ne pense à lui, que son existence soit pour ainsi dire *ignorée*, le grain de sable ne désire pas d'être *humilié*, c'est encore trop glorieux puisqu'on serait obligé de s'occuper de lui, il ne désire qu'une chose être OUBLIÉ, compté pour *rien!*..."¹¹¹

L'extraordinaire à travers ces lignes, c'est de voir Thérèse non seulement communier avec foi à l'effacement contemplé cette année 1889, avec une ampleur impressionnante, dans le mystère que la maladie de son père lui réfracte, mais aussi de voir la même Thérèse s'inscrire volontairement dans la "logique" de cet abaissement d'amour. Comme une épouse bouleversée, elle convoite le même statut que son *Époux de larmes*¹¹² et de *sang*¹¹³, la même condition qu'elle reconnaît à son Amant, son Bien-Aimé Jésus qui aima jusqu'à être brisé, anéanti par la violence du non-amour, du péché.

C'est de Lui seul, Jésus, que Thérèse, librement identifiée à l'obscur *grain de sable*, aspire d'être vue, car c'est uniquement son regard, entendons son amour, qu'elle recherche avec passion ce même Amour-Passion découvert en profondeur dans *la face ensanglantée de Jésus*:

"Mais (le grain de sable) désire être *vu* de *Jésus*, si les regards des créatures ne peuvent s'abaisser jusqu'à lui que du moins la face ensanglantée de Jésus se tourne vers lui... Il ne désire qu'un regard, un seul regard!..."¹¹⁴

¹¹⁰ Symbole de l'enfouissement, inspiré d'une prière du général de Sonis (*Correspondance générale*, tome II, p. 1 170) et qui apparaît, pour la première fois sous la plume de Thérèse, dans la lettre 45, du 27 mars 1888: "Oh! Pauline, je veux toujours être le PETIT grain de sable..."

¹¹¹ LT 95, juillet-août (?) 1889.

¹¹² LT 112 et 165.

¹¹³ LT 120.

¹¹⁴ LT 95, idem.

Finalement, ce que Thérèse espère, c'est vivre hors d'elle même, excentrée, réfugiée et cachée dans la Face de Jésus pour être affranchie de tout péché. De là, prodige de l'Amour sauveur, "si incompréhensible" qu'il "nous mendie des âmes" en nous associant "avec lui au salut des âmes",¹¹⁵ le *grain de sable* pourra se transformer en agent efficace de salut: "Que Jésus prenne le pauvre grain de sable et qu'il le cache dans sa Face adorable... là le pauvre atome n'aura plus rien à craindre, il sera sûr de *ne plus pécher!*... Le grain de sable veut à tout prix sauver des âmes... il faut que Jésus lui accorde cette grâce; petite Véronique, demandez cette grâce à la Face *lumineuse* de Jésus!..."¹¹⁶

Sans équivoque possible, Thérèse perçoit la lumière pascale qui émane de la Face douloureuse de Jésus. Ce qui est vu par les yeux de la foi et de l'amour, c'est la beauté, la vérité de cet Amour infini contemplé, cet Amour qui aime jusque dans la nuit de la Passion et de la mort. Vérité de l'amour qui engendre la vie et que le voile de la mort ne peut occulter. Mieux, le linceul ne peut qu'en laisser traverser les plus puissants rayons, ceux chargés de la vie du Ciel, et dont le monde en reçoit l'irradiation. Cette *luminosité* pascale, Thérèse la discerne avec ravissement. Stimulant son espérance du "face à face", elle affermit son attente du Ciel et enflamme son désir de vivre l'humiliation qu'a vécue Jésus:¹¹⁷

"Oui la Face de Jésus est *lumineuse* mais si, au milieu des blessures et des larmes elle est déjà si belle, que sera-ce donc quand nous la verrons dans le Ciel?... Oh! le ciel... le Ciel... Oui, pour voir un jour la Face de Jésus, pour contempler éternellement la merveilleuse beauté de Jésus, le pauvre grain de sable désire être méprisé sur la terre!... Agneau chéri, demandez à Jésus que son grain de sable se dépêche de sauver beaucoup d'âmes en peu de temps pour voler plus promptement vers *sa Face*

¹¹⁵ LT 96 (15 octobre 1889). LT 135 (15 août 1892).

¹¹⁶ LT 95, idem.

¹¹⁷ "Comme une amoureuse ardente, elle tend vers un plus d'amour encore: la luminosité déjà merveilleuse du visage de Jésus dès maintenant lui fait désirer, dans une espérance active, d'atteindre au déchirement de la nuit, au moment où toute la beauté de Jésus lui sera dévoilée." Jean-François Six, *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Seuil, Paris, 1973, p. 92. Le même auteur développe ce thème dans *Lumière de la nuit*, Seuil, Paris, 1995, pp. 95-100.

chériel!... Je souffre!... mais l'espoir de la Patrie me donne du courage, bientôt nous serons au Ciel... Là il n'y aura plus de jour ni de nuit mais la Face de Jésus fera régner une lumière sans égale!..."¹¹⁸

Thérèse comprend alors l'essence missionnaire de la carmélite: vivre, à la suite de Jésus, son Époux, ce comble de l'amour contemplé en Lui, son abaissement qui redresse, ressuscite l'homme. Par conséquent, comme Lui, Thérèse désire "s'oublier, s'anéantir...": "Faisons de notre vie un sacrifice continu, un martyr d'amour, pour consoler Jésus, il ne veut qu'un regard, un soupir, mais un regard et un soupir qui ne soient que pour *lui seul!*... Que tous les instants de notre vie soient pour *lui seul*, que les créatures ne nous touchent qu'en passant... Il n'y a qu'une seule chose à faire pendant la nuit, l'unique nuit de la vie qui ne viendra *qu'une fois*, c'est d'aimer, d'aimer Jésus de toute la force de notre coeur et de lui sauver des âmes pour qu'il soit *aimé!*... Oh! faire aimer Jésus!"¹¹⁹

La force de cette aimantation vers l'amour sauveur, Thérèse la reçoit sans cesse dans la contemplation de la Sainte Face, découvrant en elle l'icône qui lui livre la clé et la portée de l'épreuve familiale: "En voyant l'image de la Ste Face, les larmes me sont venues dans les yeux, n'est-ce pas l'image de notre famille?" ... "et ses épines en nous déchirant laissent exhaler le parfum de notre amour."¹²⁰

Cet ébranlement d'amour va culminer dans la méditation du Serviteur Souffrant décrit dans le livre d'Isaïe au chapitre 53, et dont la lettre 108, du 18 juillet 1890, nous entretient:¹²¹

"Céline, il y a si longtemps... et déjà l'âme du prophète Isaïe se plongeait comme la nôtre dans les BEAUTÉS CACHÉES de Jésus..." Répondant à sa soeur Céline, affligée par le délaisse-

¹¹⁸ LT 95, idem.

¹¹⁹ LT 96, le 15 octobre 1889.

¹²⁰ LT 102, le 27 avril 1890.

¹²¹ Sur une feuille accompagnant sa lettre adressée à Céline, Thérèse transcrit Is. 53, 1-5, Is. 63, 1-3.5 (et non la "suite du ch. 53" comme elle l'écrit), quelques versets du Cantique des cantiques et la strophe 8 du poème de la *Nuit Obscure* de S. Jean de la Croix.

ment de Jésus-Hostie "dans une pauvre église", Thérèse lit Isaïe 53 en soulignant sa dimension prophétique ultime: la dimension eucharistique. Dans ce même regard posé sur le texte biblique, elle cerne alors et reconnaît l'égale identité substantielle de trois expressions présentes, comme en superposition, celles du *Serviteur Souffrant*, de Jésus et de l'Eucharistie.

Pour Thérèse, l'Eucharistie est la "dernière limite de l'amour" de Jésus. Dans l'hostie, elle "voit rayonner" "la splendeur de son visage."¹²² En conséquence de cette perception de foi, son désir d'imitation, d'identification se porte très exactement sur le dynamisme d'amour sauveur figuré et annoncé en Isaïe 53, accompli en Jésus-Christ et proposé, sacramentellement offert, dans l'Eucharistie. "Céline puisque Jésus a été "seul à fouler le vin" qu'il nous donne à boire, à notre tour ne refusons pas de porter des vêtements teints de sang... foulons pour Jésus un vin nouveau qui le désaltère, qui lui rende amour pour amour..."¹²³

Il est donc clair, à présent, que le sens de l'épreuve si douloureuse qu'occasionne la maladie de son père, est décryptée, accueillie par Thérèse, à la lumière du **Visage souffrant** décrit en Isaïe, dépeint dans "la Sainte-Face" popularisée par le Carmel de Tours et, dans son dynamisme mystique, communiqué sacramentellement par l'Eucharistie.

"Jésus nous a envoyé la croix la mieux choisie qu'il a pu inventer dans son amour immense... comment nous plaindre quand lui-même a été considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié!..."¹²⁴

Ainsi, Thérèse se laisse conduire "par Jésus qui l'a prise par la main", l'entraînant "dans un souterrain (...) où elle ne voit rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux

¹²² "L'ANGE DE LA SAINTE-FACE: Divin Jésus, voilà bien **la dernière limite de ton amour**; après avoir rendu visible aux faibles créatures la Face adorable dont les séraphins ne peuvent soutenir l'éclat, tu veux la cacher sous un voile plus épais encore que celui de la nature humaine.... Mais, Jésus, je vois rayonner dans l'hostie la splendeur de ton visage." RP 2 (5 v°), *Les Anges à la crèche*, le 25 décembre 1894.

¹²³ LT 108, le 18 juillet 1890.

¹²⁴ LT 108, idem.

les yeux baissés de la face de son Fiancé!..."¹²⁵ Seule cette humble *clarté* livre à Thérèse le sens de sa marche pascale. Et seul un regard, détourné de toute autre attention, peut en discerner et en accueillir la lueur discrète mais pourtant décisive, "plus sûre que la lumière du midi".

Exclusivité amoureuse de l'épouse pour son Époux et que réclame l'Époux de son épouse... Mais en aucune façon, elle n'enferme Thérèse dans une sorte de solipsisme ou d'intimisme spirituel. Non, bien au contraire. Contact intime des sources de l'âme avec son Créateur et Sauveur, cette exclusivité est toute chargée de l'élan rédempteur découvert sur le Visage aimé et qui ne cesse de soutenir et dilater l'âme de Thérèse aux dimensions d'un amour universel, l'amour de son Bien-Aimé: "...la pauvre petite fiancée de Jésus (... ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé que pour y surprendre les larmes qui coulent des yeux qui l'ont ravie par leurs *charmes cachés!*... Elle veut les essuyer, ces larmes, pour en faire sa parure au jour de ses noces, parure qui elle aussi *sera cachée* mais sera comprise du Bien-Aimé."¹²⁶

Thérèse ne s'y trompe pas: les *larmes* de Jésus expriment toute la douleur de son amour ignoré, refusé, trahi...¹²⁷ *Larmes* que Thérèse, telle une nouvelle Véronique, s'efforce d'essuyer pour consoler son Coeur, *en faire sa parure*, et par là, comme elle le chantera dans sa célèbre poésie,¹²⁸ *vivre d'Amour*:

*Vivre d'Amour, c'est essuyer ta Face
C'est obtenir des pécheurs le pardon
O Dieu d'Amour! qu'ils rentrent dans ta grâce
Et qu'à jamais ils bénissent ton Nom...*

Ce geste, *essuyer la Face* de Jésus, *essuyer ses larmes*, relève du réalisme de la mystique chrétienne la plus authentique qui,

¹²⁵ LT 110, le 30-31 août 1890.

¹²⁶ LT 115, le 4 septembre 1890.

¹²⁷ *Jésus, pour essuyer les larmes Que te font verser les pécheurs...* PN 43,13 (décembre 1896).

¹²⁸ PN 17, 11, le 26 février 1895.

depuis l'Évangile et S. Paul, jaillit et s'accomplit toujours dans l'épaisseur de l'humanité, de la *corporéité du Christ, en qui demeure la plénitude de la divinité* (col 2, 9).

En effet, bien loin d'une vaine superstition, ce geste traduit la *compréhension* de l'épouse pour son Époux, son amour, l'amour de Jésus qui aima jusqu'à la Croix. Et il exprime en même temps la jonction mystique qui en découle. "Maintenant son visage est comme caché aux yeux des mortels, mais pour nous qui comprenons ses larmes en cette vallée d'exil...", nous qui saisissons le sens de sa Passion et entrons en symbiose active avec la folie de son Amour, nous sommes destinés à voir "sa face resplendissante",¹²⁹ "le visage inconnu et aimé qui nous ravit par ses larmes."¹³⁰

C'est dans ces dispositions intérieures que Thérèse arrivera au jour de sa profession religieuse, le 9 septembre 1890, présentant "les royaumes apportés en dot par son époux, savoir: l'enfance de Jésus et sa Passion, ses titres de noblesse étant de l'Enfant-Jésus et de la Ste-Face."¹³¹

Les mois qui recouvrent la période du postulat-noviciat (avril 1888-septembre 1890) marquent donc, pour Thérèse, le temps d'une découverte passionnée: celle du mystère de la Sainte-Face. Visage chéri depuis toujours, ses traits prennent un relief actuel. Ils semblent s'animer à travers l'événement dramatique de la maladie de son père. Loin de s'en détourner, Thérèse reconnaît Jésus et L'accueille avec une telle foi que ce mystère d'amour semble pénétrer au plus profond d'elle-même et se graver en son âme énamourée. C'est bel et bien l'épanouissement, la floraison de cette Parole accueillie dans une ferveur obscure lors des premières communions eucharistiques. Et à l'heure où elle se retire au désert du Carmel, Thérèse, avec l'intelligence pénétrante d'un coeur épris d'amour, Thérèse devenue femme et épouse du Christ, pourra lire l'épreuve familiale dans l'axe de cette Parole eucharistique initiale. Parole qui la guide toujours

¹²⁹ LT 117, le 8 septembre 1890.

¹³⁰ LT 120, le 23 septembre 1890.

¹³¹ LT 118, 8-20 septembre (?) 1890.

plus précisément vers l'offrande d'amour. C'est une compénétration de Jésus en Thérèse et de Thérèse en Jésus. Elle s'accomplit dans le silence et le secret d'une foi portée à l'incandescence par son contact passionné avec le feu de la Passion de Jésus que Thérèse déchiffre, bouleversée, dans l'icône vivante de son père éprouvé.

Nous comprenons mieux, à présent, les mots redoutables à première lecture: "Oui, la souffrance m'a tendu les bras et je m'y suis jetée avec amour... Ce que je venais faire au Carmel, je l'ai déclaré aux pieds de Jésus-Hostie, dans l'examen qui précéda ma profession: «Je suis venue pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres.» Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens; Jésus me fit comprendre que c'était par la croix qu'il voulait me donner des âmes et mon attrait pour la souffrance grandit à mesure que la souffrance augmentait."¹³²

Les *bras* de cette *souffrance* qui attire tant Thérèse au début de sa vie au Carmel, au point de *s'y jeter avec amour*, ce sont les bras de l'Amour Vivant qui sauve le monde, les bras de Jésus, ce Jésus souffrant dans l'amour, et dont le visage porte toute la violence, l'ignominie du rejet et de l'indifférence. C'est à cette souffrance d'amour que Thérèse veut communier de toute son âme et de toute sa force, et ainsi se greffer au mouvement "communiqué" en elle et qui soulève le monde vers le Père: "Son âme est communiquée à tel point que non seulement le Seigneur souffre et aime avec elle et en elle, mais qu'elle aussi souffre et aime avec ses frères et pour eux. En souffrant, elle ne leur enlève pas la souffrance, en aimant elle leur donne une part de son amour."¹³³

N'oublions pas, au dernier jour de sa vie, sa bouleversante déclaration qui atteste, si besoin était, l'intense communion de Thérèse aux souffrances rédemptrices du Christ: "Jamais je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir! jamais! jamais! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes."¹³⁴

¹³² Ms A, 69 v°.

¹³³ H. U. VON BALTHASAR, *Thérèse de Lisieux. Histoire d'une mission*, Paris, 1973 (première édition: 1950), p. 241.

¹³⁴ DE, le 30 septembre 1897.

Aspirée dans le mystère eucharistique de la Sainte-Face, c'est *aux pieds de Jésus-Hostie*, que Thérèse, à l'approche de sa donation religieuse définitive au Seigneur, exprime ce qu'elle est venue faire au Carmel: *sauver les âmes, et surtout prier pour les prêtres*. Tout le désir apostolique de Thérèse est ici exprimé: participer activement au geste sauveur de Jésus, en portant une attention spirituelle toute particulière aux ministres de ce salut. Car *prier pour les prêtres*, c'est finalement toujours soutenir le geste sauveur de Dieu qui captive l'âme de Thérèse, mais en aidant précisément l'oeuvre de ceux qui, au nom de Jésus-Christ, consacrent leur vie pour réconcilier le monde avec Dieu.

Toute la prière de Thérèse, sa vie et son message, revêtent un caractère eucharistique. Ils visent comme à une actualisation plénière du mystère du Saint Sacrifice qu'elle sait sourdre de la Croix de Jésus. Le but espéré? Le dessem même de Dieu: le salut du monde par la glorification de son Fils. En conséquence, Thérèse se laisse enseigner sur l'unique moyen approprié à une telle fin: la croix. Pour elle, cela signifie justement l'amour déployé dans toute sa plénitude, l'amour contemplé dans la Sainte Face, l'amour qui aime jusque dans la souffrance de la contradiction et du délaissement de la mort. La croix, c'est pour Thérèse l'amour fort, le mot ultime de l'amour et qui trouve, là, dans l'élévation du Fils de l'homme, sa parfaite et définitive expression. Cette conviction thérésienne ne fera que s'affermir, au sein même de son "épreuve de la foi", jusqu'à sa propre passion d'amour.

A travers ses poésies, contemporaines à la rédaction du Manuscrit A, écoutons Thérèse chanter cette vérité pascale:

1. *Tu m'as cachée pour toujours en ta Face!...
Divin Jésus, daigne écouter ma voix
Je viens chanter l'inexprimable grâce
D'avoir souffert... d'avoir porté la Croix...*

2. *J'ai bu longtemps au calice des larmes
J'ai partagé ta coupe de douleurs
Et j'ai compris que souffrir a des charmes
Que par la Croix on sauve les pécheurs.*

3. *C'est par la Croix que mon âme agrandie
A vu s'ouvrir un horizon nouveau.
Sous les rayons de ta Face Bénie
Mon faible coeur s'est élevé bien haut.*

Il s'agit d'une poésie à tonalité "eucharistique" intitulée:
"Chant de Recon-naissance de la Fiancée de Jésus."¹³⁵

Plus éloquente encore est la poésie "Mes désirs auprès de
Jésus caché dans sa prison d'amour",¹³⁶ consacrée directement au
mystère eucharistique:

6. *Oh! que j'envie l'heureux Calice
Où j'adore le Sang Divin...
Mais je puis au Saint-Sacrifice
Le recueillir chaque matin.
Mon âme à Jésus est plus chère
Que les précieux Vases d'or
L'Autel est un nouveau Calvaire
Où pour moi son Sang coule encor...*

7. *Jésus, Vigne sainte et sacrée,
Tu le sais, ô mon Divin Roi
Je suis une grappe dorée
Qui doit disparaître pour toi...
Sous le pressoir de la souffrance
Je te prouverai mon amour
Je ne veux d'autre jouissance
Que de m'immoler chaque jour.*

8. *Ah! quelle joie, je suis choisie
Parmi les grains de pur Froment
Qui pour Jésus perdent la vie...
Bien grand est mon ravissement!...
Je suis ton épouse chérie,
Mon Bien-Aimé, viens vivre en moi
Oh! viens, ta beauté m'a ravie
Daigne me transformer en toi!....*

¹³⁵ PN 16 le 5 février 1895.

¹³⁶ PN 25, composée durant l'automne 1895.

Sous le pressoir de la souffrance, je te prouverai mon amour..., ce qui, chez Thérèse, ne signifie rien d'autre que d'être, de vivre sous le poids du plus grand amour, dans la mouvance effective de la grâce oblatrice de l'Eucharistie. Thérèse en tire les conséquences existentielles les plus graves: tout ce qu'implique cette communion au Corps et au Sang du Christ soutenue par l'amoureuse contemplation de la Sainte-Face dont *la beauté a ravi son coeur*. Elle sait que les contours de cette voie de l'abandon et de la confiance à l'Aimé ne prennent pas d'autre forme que celle de sa Croix. C'est uniquement en elle que *se prouve son amour*, que se fonde et se lève le Royaume de Dieu. Le 20 octobre 1888, Thérèse soulignait déjà la valeur de la souffrance assumée dans l'amour: "Quand on pense que si le bon Dieu nous donnait l'univers tout entier, avec tous ses trésors cela ne serait pas comparable à la plus légère souffrance."¹³⁷ L'épreuve, lourde du drame de son père, survient quelques mois après. Avec un peu de recul, Thérèse peut écrire le 26 avril 1891: "... Jésus nous a envoyé un regard d'amour, un regard voilé de larmes, et ce regard est devenu pour nous un océan de souffrance, mais aussi un océan de grâces et d'amour."¹³⁸ Nous le voyons, Thérèse fait bien la distinction entre souffrance et amour, la souffrance devenant le lieu où peut croître un amour ressemblant à celui de Jésus, dans la communion effective à la Croix de ce même Jésus.

Lisons également dans ce sens une lettre adressée à sa soeur Léonie¹³⁹ alors en difficulté: "...je me réjouis en voyant combien le Bon Dieu t'aime et te comble de grâces... Il te trouve digne de souffrir pour son amour et c'est la plus grande preuve de tendresse qu'il puisse te donner car c'est la souffrance qui nous rend semblable à Lui."¹⁴⁰ Oui, c'est la souffrance habitée par l'amour, l'amour de Jésus, l'âme-épouse unie à celui de Jésus.

La souffrance portée par l'amour témoigne alors de l'absolu de l'amour et la mort transformée par l'amour devient fécondité et manifestation de vie. *Si le grain de blé ne tombe en terre et ne*

¹³⁷ LT 65.

¹³⁸ LT 127.

¹³⁹ Alors Sr. Thérèse-Dosithée.

¹⁴⁰ LT 173, janvier 1893.

meurt, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jn 12,24). En effet, cette souffrance dans l'amour révèle l'homme à lui-même et devient féconde. Elle tend à l'arracher aux puissances de l'enfer, à la "douleur humaine" destructrice de l'homme car inhabitée par l'amour. "Douleur humaine" sans âme, si repliée sur elle-même qu'elle peut devenir incapable de reconnaître la main du Crucifié. "Suivant que l'amour l'habite ou non, écrit Gustave Thibon, la douleur humaine descend de la Croix ou monte de l'enfer... La douleur enchaîne celui qui n'aime pas: plus il souffre, plus il appartient à sa souffrance. Mais elle délivre celui qui aime: plus il souffre, plus il appartient à Dieu"¹⁴¹ et ressemble à son Fils.

Conclusion

Thérèse aborde l'année 1891 mûrie par l'épreuve. Le mystère de la Sainte-Face est découvert dans toute son ampleur dramatique,¹⁴² mais aussi et surtout bienheureuse car source d'une impérissable lumière de vie, fondée sur un amour indéfectible. Thérèse, d'abord ébranlée, se laisse littéralement absorber par ce mystère de souffrance et d'amour, de mort et de vie, de mort vers la Vie. La Parole pascalle, substantiellement reçue pour la première fois en mai 1884, atteint un retentissement qui enveloppe Thérèse et la pénètre de toute part.

Les années qui suivront, jusqu'à la fin de 1894, ne feront qu'établir plus profondément Thérèse dans le dynamisme de l'effacement de soi que requiert le mystère contemplé dans le Saint Visage: l'oubli pour l'aimé, l'oubli de soi pour être toute à la

¹⁴¹ GUSTAVE THIBON, *La douleur et la mort chez Ste Thérèse de Lisieux*, dans *Une Sainte parmi nous*, Plon, Paris, 1937, p. 70. Bien sûr, nous associons, ici, "douleur - souffrance" par référence à l'extension sémantique, voire à la similitude de sens que Gustave Thibon semble appliquer aux deux termes. Bien que cette utilisation puisse se justifier, nous réservons habituellement le mot *souffrance* pour désigner les affects de la vie de l'âme, affective, relationnelle... et le mot *douleur* pour désigner les affects physiques.

¹⁴² A travers la maladie de son père, c'est la perception de l'humain effondré, brisé par le mal.

volonté et au dessein de l'Aimé, caché en Lui.¹⁴³ Ce refuge constant dans la Face de Jésus aboutira à la découverte du ressort secret de la "petite voie":¹⁴⁴ "la joie d'être enfant, petit enfant, pauvre, petite ...et de le devenir de plus en plus".¹⁴⁵ Fort de la confiance des tout-petits, le désir de ressembler à Jésus n'en sera que plus fort, jusqu'à devenir toute offrande en vertu de son Offrande pascale. L'aboutissement de cet attrait vers la Sainte-Face, de l'intériorisation de son mystère, ouvre ce que nous avons désigné comme étant le troisième mouvement ou l'étape fruitive de la Parole de Dieu en Thérèse. C'est la phase de son épanouissement spirituel, rythmée en deux temps: d'abord celui de l'avènement paisible, serein de cette maturité, culminant dans son offrande totale à l'Amour miséricordieux du Seigneur (11 juin 1895) et qui s'étend de la fin 1894 au 5 avril 1896. Puis, le temps de la consommation totale de cette maturité, accomplie durant la nuit spirituelle des dix-huit derniers mois de sa vie.

C'est pendant cette période que Thérèse, à l'aide d'une prière de sa composition, se consacra avec Sr. Geneviève et Sr. Marie

¹⁴³ Il serait intéressant d'approfondir le thème de la Sainte-Face en rapport avec celui de *la vie cachée en Jésus*, en *sa Face*, en *son Coeur*, en *Jésus-Hostie* ... *Vie cachée* comme conséquence directe, chez Thérèse, de sa contemplation du mystère de la Sainte-Face, du Visage de Jésus éprouvant la souffrance du péché.

¹⁴⁴ Cf. les travaux décisifs de Conrad de Meester, *Dynamique*, pp. 73-116.

¹⁴⁵ Voir entre autres passages: **LT 141** (25 avril 1893: "Pour être à Lui (Jésus) il faut être petit, petit comme une goutte de rosée!... Oh! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à être petites!...), **PN 11, 3** (décembre 1894: "J'ai recherché son Visage adorable / Et c'est en Lui que je veux me cacher / Il me faudra rester toujours petite / Pour mériter les regards de ses yeux"), **LT 173** (janvier 1895: "...demande à Jésus qu'elle soit bien fidèle, qu'elle soit comme toi heureuse d'être partout la plus petite... la dernière!...), **LT 176** (28 avril 1895: "...je me réjouis d'être pauvre, j'ai désiré le devenir chaque jour davantage afin que chaque jour Jésus prenne plus de plaisir à se jouer de moi"). **PN 31, 4** (mai 1896: "Mon Bien-Aimé, ton exemple m'invite / A m'abaisser. à mépriser l'honneur / Pour te ravir je veux rester petite / En m'oubliant je charmerai ton Coeur."), **PN 45, 4** (21 janvier 1897: "Ma joie, c'est de rester petite..."), **Ms C, 3 r°** (3 juin-8 juillet 1897: "Pour (être élevée jusqu'au Ciel par les bras de Jésus) je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus.")...

de la Trinité, à la Sainte-Face.¹⁴⁶ Nouveau seuil important où, pour la joie de l'*Époux Bien-Aimé*, nous voyons se conjuguer l'effacement de soi et le zèle apostolique. Et le mois suivant, elle rédige le manifeste enflammé de "sa petite doctrine", appelé le manuscrit B.¹⁴⁷

Outre les années d'enfouissement dans le Coeur et le Visage de Jésus, il resterait donc à étudier le devenir ultime du Mystère de la Sainte Face chez Thérèse,¹⁴⁸ en demeurant attentif à la consommation de ce Mystère dans la personnalité de la sainte de l'enfance évangélique. Disons-en quelques mots quant à sa portée théologale et spirituelle.

Ce dernier mouvement de la Parole de Dieu dans la vie de Thérèse est sans nul doute celui de la pleine appropriation, assimilation du Oui de Jésus au Père. Parole pascale envahissant et portant Thérèse au comble de son accomplissement dans l'Amour. La Sainte Face de Jésus achève le processus de condensation, de concentration du Mystère qui, d'une manière nuptiale, soulevait Thérèse depuis l'âge de 11 ans, depuis *cette journée du Ciel* où Jésus la visita pour lui donner *son premier baiser d'amour*. Et Thérèse devint vraiment ce que signifie son nom de religieuse carmélite: une personne toute relative à **l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face**.¹⁴⁹

Relevons l'importance de la préposition "de", qui introduit un complément de nom. Thérèse est bien Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cet Enfant-Jésus qu'elle contempla dans la Sainte-Face, l'Enfant-Jésus **de** la Sainte-Face, l'Enfant-Jésus qui, déjà, *entre-*

¹⁴⁶ Le 6 août 1896. Cf. Pri 12 (*Consécration à la Sainte-Face*).

¹⁴⁷ Entre le 8 et le 13 septembre 1896.

¹⁴⁸ Cf. les études suivantes: G. GAUCHER, *La Passion de Thérèse de Lisieux*, Cerf/DDB, 1972, EMMANUEL RENAULT, *L'épreuve de la Foi*, Cerf-DDB, 1974, G. Gaucher, *La Foi à l'épreuve ou La nuit de Thérèse de Lisieux*, dans **VI** n° 76 (oct. 1979), pp. 245-255, JEAN-FRANÇOIS SIX, *Lumière de la nuit ~ Les 18 derniers mois de Thérèse de Lisieux*, Seuil, 1995.

¹⁴⁹ Thérèse embrassa toujours dans un même regard l'enfance et la Passion de Jésus: "La servante de Dieu ne pouvait séparer les mystères de la Passion de ceux de la crèche. Aussi, à son nom de Thérèse de l'Enfant-Jésus voulut-elle ajouter celui de la Sainte Face." Sr. Geneviève. PA, p. 254. Cf. Conrad de Meester, *Être enfant comme l'a été Jésus-Christ aux yeux de Thérèse de Lisieux*, dans **VI** n° 138 (avril-mai-juin 1995), pp. 7-13.

voit dans le lointain l'Heure où Il mettra un sceau définitif à son témoignage d'amour.¹⁵⁰ On pourrait dire que l'Enfant-Jésus et la Sainte-Face sont comme les deux pôles d'une même réalité mystérique: celle de l'amour divin, trinitaire, à l'oeuvre dans la condition humaine. Le don du plein amour symbolisé par la Sainte-Face présuppose toujours l'accueil de ce même amour que symbolise l'Enfant-Jésus. Les dispositions d'accueil confiant et d'abandon, caractéristiques de l'enfance spirituelle acheminement vers l'oblation totale de soi, restituant dans un jaillissement "eucharistique" ce qui a été accueilli. En ce sens, l'Enfant-Jésus est le Porche, le passage obligé et incessant pour accéder et communier à la plénitude d'amour qui rayonne sur la Sainte Face de Jésus.¹⁵¹ "Pour aimer, il faut d'abord être enfant, enfant qui reçoit l'amour: c'est toute l'idée de Thérèse. Cette enfance ne se comprend vraiment qu'en référence au Père et à son Enfant éternel. Si Thérèse aime tant la Passion, c'est parce que Jésus y vit d'une manière extraordinairement frappante son être d'Enfant, entre les mains du Père. Thérèse signe souvent, sans conjonction: "Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face". A travers la Sainte Face, c'est l'enfance éternelle du Fils qui lui apparaît immédiatement et qui la charme et la fascine."¹⁵²

L'Explication de ses Armoiries que nous livre Thérèse à propos des "deux rameaux" est frappante de sa vision unitaire de l'Enfance et de la Passion de Jésus auxquelles elle désire tant s'identifier: "Les deux rameaux entourant, l'un la S^{te} Face, l'autre le petit Jésus sont l'image de Thérèse qui n'a qu'un désir ici-bas, celui de s'offrir comme une petite grappe de raisin pour rafraîchir Jésus enfant, l'amuser, se laisser presser par Lui au gré de ses caprices et de pouvoir aussi étancher la soif ardente qu'il ressentit pendant sa Passion."¹⁵³

¹⁵⁰ LT 156 (le 21 janvier 1894): *Le Rêve de l'Enfant-Jésus*.

¹⁵¹ "Quoique toute la profondeur et la hardiesse de l'esprit d'enfance de Thérèse ne se révèlent qu'à celui qui connaît sa dévotion à la tête couverte de sang et de plaies, de même, inversement, la hardiesse de cette dernière dévotion ne se révèle qu'à celui qui connaît l'esprit d'enfance de Thérèse." H. U. VON BALTHASAR, *Thérèse de Lisieux ~ Histoire d'une mission*, p. 265.

¹⁵² JEAN-MARIE HENNAUX, *Le mystère de la vie consacrée - Passion et enfance de Dieu*, collection *Vie consacrée*, Namur, 1992, p. 118.

¹⁵³ Ms A, 85 v°.

Pour Thérèse, Jésus est effectivement le Fils de Dieu qui demeure toujours enfant au long de sa mission, de sa vie terrestre. Celui dont la nourriture était de faire la volonté du Père (Jn 47, 34), une volonté qui est Vie éternelle pour tous (Jn 12, 50) et, en conséquence de cette volonté, de ce dessein de salut universel, donna sa vie en rançon pour la multitude (Mc 10, 45). Ainsi, c'est dans la souffrance de sa passion et l'obscurité de sa mort qu'il signa le plus grand abandon et manifesta le plus grand Amour, à son Père du Ciel et à tous ses frères, les hommes. "Si la rédemption de l'humanité est possible, écrit Balthasar, c'est uniquement parce que le Fils de Dieu reste toujours l'enfant du Père."¹⁵⁴

La pleine floraison de l'Enfance évangélique s'affirme dans l'expression du plus grand amour. Elle advient au Calvaire. Son comble, c'est bien la Passion du Fils, sa mort en Croix. Sa Croix est la forme infinie de l'amour qu'il est venu nous dire dans la finitude de la chair et du sang assumée par son Incarnation.¹⁵⁵ Thérèse en a été fascinée, passionnée, au point d'unifier son cœur, de concentrer son désir dans une constante tension d'imitation, tension amoureuse vers la pleine configuration avec *cet Enfant-Jésus de la Sainte-Face*. Et elle fut exaucée, exaucée au gré d'un parcours éclairé par le but: le Visage de l'Enfance éternelle du Fils de Dieu que réfracte, au terme de sa vie, sa *Face adorable*.

En la désignant comme *seule Patrie, seule richesse*,¹⁵⁶ Thérèse est bien pour notre temps "parole de Dieu". Affectée par une perte de sens, notre culture souffre de l'éclipse des valeurs

¹⁵⁴ H.U. VON BALTHASAR, *Actualité de Lisieux*, dans Thérèse de Lisieux – Conférences du Centenaire 1873-1973, Institut Catholique de Paris, mai 1973, p. 117.

¹⁵⁵ "Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique!" (Jn 3, 16). Donner sa propre vie, c'est en venir à la dépossession absolue de soi-même. Seule la mort est la forme infinie que dans leur finitude des êtres de chair et de sang peuvent donner au langage qui cherche à dire vraiment l'amour." Gustave Martelet, *Ignorer les Evangiles, c'est ignorer le Christ*, Cerf, 1994, p. 91. En ce sens, dans la condition humaine qui est la nôtre, l'amour absolu, qui est l'amour divin, investit et assume les espaces de souffrance et de mort pour manifester et communiquer son infinitude.

¹⁵⁶ PN 20, *Mon Ciel ici-bas!*..., août 1895.

supérieures, spirituelles, religieuses. Finalement, l'homme de notre XX^e siècle finissant pâtit de l'occultation de la divine image qu'il recèle en lui-même, indicatrice de l'unique Visage recherché en tout visage. Triste voilement de l'unique Beauté apte à sauver le monde...

Thérèse s'est reconnue *heritière de la Face adorable de Jésus*.¹⁵⁷ Pour éveiller *ses frères, les pécheurs*,¹⁵⁸ les orienter vers la rencontre et la communion à son mystère de Vie, Thérèse est devenue l'apôtre, la messagère passionnée de la "voie" qui en livre l'accès. Le contenu de son message fait écho à celui de Jésus, son Époux, dont les paroles, peu avant d'entrer dans sa Passion, en donnent une tonalité grave et pleine d'espérance: "*Je vous ai dit ces choses pour qu'en moi vous ayez la paix. Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage! J'ai vaincu le monde*" (Jn 16,33).

La clé de la voie thérésienne réside bien dans la confiance, le *courage* de la confiance en cet amour traversant victorieusement les eaux de la mort, confiance en cette Parole de Vie que le père émet de toujours à toujours en son Fils, son Unique.

En prenant chair de notre chair pour faire de nous ses frères, la grâce de son Enfance éternelle résonne jusqu'à nous comme un appel. Sa plus belle calligraphie? Elle respandit dans les traits humains de sa Passion. Et là, dans un parfait achèvement, se dessine l'infinie miséricorde du Père...

*Je reconnais, Jésus, en cette image
L'éclat si pur de ta Face d'enfant
Je reconnais de ton divin visage
Tous les attraits sur ce voile sanglant*¹⁵⁹.

¹⁵⁷ Pri 15: "Père Eternel, puisque vous m'avez donné pour héritage la Face Adorable de votre Divin Fils..."

¹⁵⁸ Ms C, 6 r^o.

¹⁵⁹ RP 2, 3 r^o, *Les Anges à la crèche* (décembre 1894).